

## Richard Abibon

### La douleur

Je vis avec un drôle de mal au ventre depuis quelques jours. J'ai d'abord cru à un effet des médicaments que je prends à cause de mes dents douloureuses, du fait des travaux titanesques entrepris par mon dentiste ; puis, à cause des exposés que je devais faire ; mercredi à mon séminaire, samedi à la logotopie. Il n'est pas toujours évident de s'exposer en public. Ça va et vient, centré essentiellement sur le ventre, le plexus solaire, mais avec des avancées à la gorge, ce qui me permet de ne pas trop me tromper en acceptant de me dire qu'il s'agit d'angoisse et non du déclenchement de quelque maladie organique. J'en ai parlé vendredi soir à ma compagne, et ça a été mieux.

Puis, le mercredi, suivant, j'ai fait mon séminaire, et ça s'est fort bien passé. Je n'ai ressenti aucune douleur en parlant. Mais c'est revenu le lendemain dans la journée. Je me suis dit alors que je devais plutôt craindre l'accueil qu'on me réserverait au samedi de la Lysimaque, dont j'ai déjà eu à supporter l'esprit critique.

Je m'y suis pourtant beaucoup exposé, racontant l'un de mes rêves ; et, comme pour mon séminaire, la douleur ne s'est pas manifestée pendant que je parlais. Le soir, je goûtais le repos d'une soirée agréable et paisible, d'autant que mes appréhensions s'étaient révélées vaines : on avait apprécié mon exposé, et j'avais même fait rire à plusieurs reprises. Même si je ne fais pas beaucoup progresser la théorie analytique, je me dis qu'un rire n'est jamais perdu. C'est une des manifestations humaines les plus précieuses qui soit.

Pourtant je me suis couché avec la douleur, insidieusement revenue en cours de soirée. J'ai néanmoins dormi et j'ai rêvé ceci :

*Un ours en peluche, en une curieuse matière grumeleuse qui fait autant penser à de la merde (j'avais eu aussi une constipation depuis le samedi, ce qui n'est pas énorme), qu'à l'aspect frisé d'une toison pubienne féminine ; un poing (le mien ?) s'enfonçait dans le plexus solaire de cet ours. Ce n'était pas un « coup » de poing ou, s'il faut garder le mot « coup », alors un coup de poing continu, comme l'était la douleur.*

Je me suis réveillé et j'ai d'abord pensé : bon, voilà une figuration de mon mal au ventre qui ne m'aide pas beaucoup. C'est d'une lecture trop évidente. Puis, presque aussitôt, il m'est venu ce qui était déjà dans l'arrière plan de ma

pensée et que je ne voulais pas laisser passer à l'avant plan : la douleur d'un de mes analysants, que j'appellerai pour vous Jacques Alours ; j'ai modifié son nom et les circonstances de mon rêve afin de préserver son anonymat, tout en laissant entendre une homophonie semblable à celle qui m'a mis sur la piste. Il est venu me trouver pour un mal de ventre terrible et permanent, accompagné de nausées et vomissements incoercibles qui l'amènent parfois à consulter les urgences, et plus souvent qu'à son tour. A chaque fois, les examens médicaux se révèlent négatifs. Ce pourquoi il a fini par suivre le conseil des toubibs qui lui disaient d'aller voir un psy.

La dernière fois qu'il était venu me voir, il avait tellement mal que sa respiration était difficile, il me parlait en surmontant sa douleur, c'était très pénible à entendre. En en parlant à ma compagne, je me suis entendu dire : j'ai dû penser : « si je pouvais prendre un peu de sa douleur pour le soulager... ». Aussitôt pensé, aussitôt fait.

Je ne suis pas coutumier de ce genre de générosité, dont je me passerais bien volontiers.

Quoique : comme Dora, il se peut bien que j'y ai trouvé mon compte. Cette douleur était peut-être bien du côté de la jouissance.

Mon rêve a transformé son nom en représentation de chose : je vois un ours là où j'ai entendu son nom sans jamais entendre l'amicale signification animale qui y était pourtant inscrite. J'ai repris son symptôme. Dès que j'ai pensé ça, sans même avoir à le dire, la douleur est partie.

Elle n'est pas revenue depuis.

Voilà. Cela, j'ai pu le penser, et ça a fait disparaître la douleur. Chez moi. Mais lui, dans l'histoire ? Je le dis tout de suite, ça n'a pas opéré magiquement et à distance, bien que dans la semaine suivante, il m'ait déclaré n'avoir pas eu à souffrir de ses maux habituels. Mais la semaine d'après, les crises sont revenues, et d'une manière particulièrement violente.

Je considère donc comme une nécessité de m'interroger sur le rapport de transfert qui me lie à lui, et ceci du seul point de vue que je suis susceptible de développer : le mien. Il me semblerait hors de propos d'interpréter ses propos. Sa parole, c'est la sienne et la seule chose que je peux faire, c'est, si possible, de ne pas faire obstacle à son développement. D'où l'analyse que je propose, analyse au sens souhaité du « destruction » qui s'entend dans la « lyse » finale : destruction des résistances qui, m'empêchant d'entendre, pourrait l'empêcher de dire.

Si je reprends son symptôme, c'est qu'il s'agit d'une identification qui fait de mon corps surface d'inscription de ce que je n'ai pas pu dire ; et si je n'ai pas pu dire, c'est que je n'ai pas entendu, et que ça s'est écrit à la place. Telle est mon hypothèse.

Si j'en rêve, c'est pour me donner à lire cette nouvelle écriture, afin de préciser celle du corps, par trop massive, par trop allusive, par trop inarticulée. Cette dernière ne fait que mimer. Elle ne donne pas d'information supplémentaire. Elle ne fait rien retentir d'autre que du gémissement, avec à la rigueur, le mot ventre et le mot douleur. Elle ne vient de nulle part, elle ne va nulle part. Elle s'impose. L'échec des interprétations successives que j'en donne, par rapport à mes prises de paroles, indique néanmoins une voie : il doit s'agir d'un dire resté muet, au sens de la lettre volée, comme elle en souffrance.

L'écriture et le projet d'en parler m'amènent à développer les éléments que me fournissent ce symptôme et ce rêve. Il faut trouver les mots, dans une confrontation au lexique et à la syntaxe du français ; mais aussi à cette langue particulière qui s'articule entre gens un peu au fait de la théorie analytique ; mais encore à cette écriture particulière qu'est la topologie. Cette double traduction, du français au freudo-lacanian, puis au topologique, c'est ça qui oblige à développer le sens du symptôme, le sens du rêve, le sens des mots, et tout cela, comme le dit Lacan « contre la signification ».

Ne serait-ce que parce que je pense pouvoir disposer, à partir d'un certain moment du parcours, d'un éventail de significations possibles qui ne pourra que, nécessairement, débloquent, vers la mise en acte de la parole, vers le sens, l'usage de la fonction de représentance. Au lieu d'être bloquée sur un objet « douleur » ou « image » d'un rêve, elle va construire de multiples représentations, mettant l'accent sur le rapport entre elles, plus que sur elles, et sur le rapport des points de vue sur ces représentations, plus que sur les points de vues comme tels.

L'identification est un des concepts freudiens fondamentaux. Lacan ne s'y est pas trompé en y consacrant une année entière de son séminaire, celle où il introduit massivement la topologie dans son enseignement. Dans « Psychologie des masses et analyse du moi », Freud écrit que l'identification est le plus ancien rapport possible à un objet.

Lacan, RSI, 15/04/75 (la toute fin de la séance) :

*Est-ce que Freud n'a pas proprement énoncé que dans l'identification (...) Il n'y a d'amour que de l'identification portant sur ce 4<sup>ème</sup> terme, le Nom-du-Père. Est-ce qu'il n'est pas étrange que d'identification, il ne nous en énonce que trois, et que dans ces trois, il y a tout ce qu'il faut pour lire mon nœud borroméen. (...)*

*Le Nom-du-Père est ce qui fait nœud ici, et il s'agit du triskel (...) c'est donc en tant que le triskel ek-siste qu'il peut y avoir identification ; identification à quoi ? (...) voilà mon triskel, ici, dans tout nœud borroméen il fait le cœur, le centre du nœud. Et où est-ce que je vous ai marqué que déjà se situe le désir, le désir qui est aussi une possibilité d'identification. C'est ici, à savoir là où je vous ai situé la place de l'objet a, comme étant ce qui domine ce dont Freud fait la 3<sup>ème</sup> possibilité*

*d'identification, le désir de l'hystérique.*

Pourquoi Lacan parle-t-il du Nom-du-Père comme 4<sup>ème</sup> terme ? Peut-être a-t-il fait un lapsus...peut-être a-t-il d'excellentes raisons, qu'il ne dévoile pourtant pas là, mais qu'on retrouvera peut-être dans « le Sinthome » avec le 4<sup>ème</sup> rond.... Pour ma part, et afin d'éviter toute spéculation sur une parole dont je ne suis pas l'auteur, je m'en tiendrais à ceci, que je tire de mes propres recherches : la structure du nœud borroméen à trois compose une dialectique du trois et du quatre, trois ronds découpant 4 zones de plein et 4 zones de vide sur le plan de l'écriture, celle-ci en imposant pour 4 écritures différentes de ces 3 ronds (cf. ma [« théorie du nœud borroméen »](#)).

Dans ces propos de Lacan gît aussi toute l'ambiguïté de l'identité entre le Nom-du-Père et l'objet *a*. Les deux sont de l'ordre de l'insaisissable, et c'est en cela que réside leur identité. La différence réside en ce que le Nom-du-Père est la fonction, et comme telle, lorsqu'elle fonctionne (en intension), elle est insaisissable ; l'objet *a* reste ce que la fonction ne parvient pas à saisir, et de ce fait, il cause le désir, ce qui est l'aspect fonctionnel de l'objet.

Justement, ma douleur est un objet, elle se présente même comme inorientable : je ne sais pas d'abord d'où elle vient, ni qui parle, ni qui écrit. Le signifiant, dit Lacan, c'est « ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ». Dans cette douleur, il n'y a pas d'autre sujet que moi. Je ne sais pas, de prime abord, de quel objet elle indique le rapport. C'est une lettre en souffrance, et, en tant que je ne sais pas la lire, c'est une lettre volée. Il n'y a pas d'autre signifiant, donc ce n'est pas du signifiant.

Je peux dire cela après-coup, car le rêve m'a justement indiqué l'expéditeur de cette lettre, l'autre signifiant auquel la mettre en rapport : du coup, la douleur se dissout instantanément. Elle cesse d'être un objet inorientable, un objet *a*, elle devient un signifiant, l'inscription de quelque chose qui s'est prononcé à l'égard de quelqu'un, et qui le peut encore. Elle cesse de s'écrire, se proposant au dire devenu possible. Elle a trouvé une orientation, c'est-à-dire un sens : ça va vers cet homme-là que je reçois depuis quelques temps, et qui a mal au ventre.

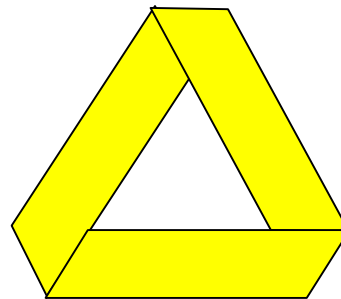
Je ne suis pas coutumier des maux de ventre. J'ai eu ça des années pendant mon enfance, mais un jour, je devais avoir dans les 8 ou 10 ans, c'est parti. J'y reviendrai plus loin. Voilà que ça ne revient que pour me faire parler de cet homme-là, *de mon rapport* à cet homme-là, Jacques Alours.

Alors, comme le dit Lacan, est-ce un, est-ce deux ?  $S1 \rightarrow S2$  ? Je peux en tout cas au moins poser la question, car auparavant, il n'y avait que \$ et *a*, ma (\$) douleur (*a*). Quand j'écris \$ en corrélation du « ma » de « ma douleur », il s'agit bien du sujet de l'inconscient, et non du moi, temporairement localisé dans le ventre. Le moi conscient rejette la douleur ; il ne la reconnaît pas comme sienne, il la voudrait la plus éloignée possible. Mais si elle est là, c'est bien

qu'elle satisfait à quelque exigence : celle de la pulsion, qui pousse à écrire, à parler, ce qui, ne cessant pas de ne pas s'écrire, trouve brutalement cette écriture indéfinie de la douleur, qui ne cesse pas de s'écrire.

Voilà qui se métaphorise fort bien de la bande de Mœbius homogène. Ses trois torsions de même sens ne permettent pas de dégager des localités distinctes. Elles ne permettent donc pas de s'orienter. L'orientation suppose un rapport entre un objet et un sujet qui a des points de vue sur cet objet. Car s'il ne met pas en rapport les différentes faces de l'objet, en multipliant les points de vue, le sujet ne peut se faire une idée globale de l'objet. Il reste figé sur une seule face, se contentant de sa platitude, sans soupçonner la troisième dimension qui permet d'écrire l'Autre face.

Ainsi ma douleur se présentait-elle comme surface, indéfinie, unilatère, car sans rapport avec une quelconque Autre face.



Chacune des « zones » définie par la mise à plat, qui fait écriture, est à la fois *sous* celle qui la précède et *sur* celle qui la suit ; elles sont donc équivalentes, et rien ne permet de repérer si on est sur l'une ou sur l'autre. On n'a pas autre chose comme point de repère qui fasse point de vue à découper des localités : prendre les zones les unes par rapport aux autres. Sans distinction extrinsèque, on ne peut leur attribuer qu'une seule couleur, faisant une seule face. C'est la couleur de la douleur.

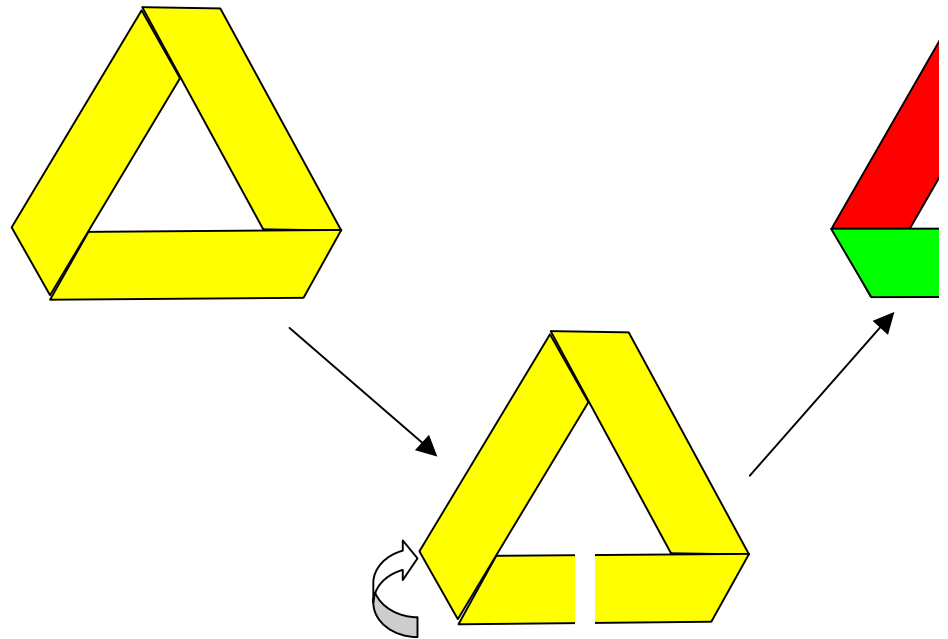
Pour bien des topologues, l'asphérique, c'est-à-dire l'unilatère, est synonyme de fonction, par opposition au sphérique, synonyme de l'objet. Le point de vue que je développe ici sur cette bande de Mœbius-là (homogène), est tout autre : n'étant pas dans un rapport au sphérique, l'asphérique y est coincé en objet. De la même façon, grammaticalement, si la négation discordentielle ne s'oppose pas à la négation forclusive, son caractère discordentiel reste forclos. Pourtant c'est bien d'asphérique qu'il s'agit, c'est-à-dire de coupure : si toutes les « faces » sont à la fois dessus et dessous c'est qu'elles sont sur le bord, et un bord c'est une coupure, éprouvée en effet comme telle, c'est-à-dire comme douleur. Autrement dit, l'opérateur de la mise en rapport, (la signifiante : le bord qui met en rapport une face et l'Autre), s'il ne met rien en rapport, c'est qu'il cesse d'être un opérateur, (fonction) pour devenir un objet, et un objet

inorientable. Mais cette bande ne coupe rien, (elle ne permet pas la division entre une face et l'Autre), et en plus elle n'est pas coupable. C'est l'acoupure : elle soutient le paradoxe d'être coupure tout en étant surface, produisant sur une zone de surface corporelle l'effet linéaire de la coupure signifiante qui ici ne se produit pas dans la parole. (sur le linéaire du signifiant, voir ma [« Réponse à Huo Datong sur l'écriture chinoise »](#))

La bande homogène permet quand même de repérer une différence : entre le bord (« madouleurauventre », sons que je peux énoncer, représentations de mots) et la surface (« madouleurauventre », représentation de chose). Le son de l'énonciation s'exprime dans les trois torsions de même sens. En tant que torsions, elles sont mises en rapport. Mais ici, la mise en rapport du même avec le même ne produit pas grand-chose : il s'agit en fait d'un non-rapport. « Ventre (1) » en vient à devenir synonyme de « douleur (2) », à moins que ce soit de « moi », le rapport de l'un à l'autre se perdant dans des explications relatives à une peur éventuelle du jugement des autres sur une mienne parole à venir, dans laquelle on peut reconnaître une mise en question du moi (« ma », (3)). Si l'écriture définit trois zones semblables, « ma » « douleur » « au ventre », ces trois zones ne sont qu'une, écrivant un « madouleurauventre », bord unique à la manière d'une holophrase. Le signifiant y a perdu sa valeur signifiante : en tant que, n'ayant pas de rapport avec un autre signifiant, il ne produit ni signifié, ni signification. Nous avons bien trois zones, mais c'est la même, et ce n'est ni un signifié ni une signification. La surface unique qui voisine ce bord unique, c'est l'éprouvé localisé d'une douleur dépourvue de sens. Ce mécanisme de blocage de la fonction en objet s'apparente à la psychose, mais une psychose extrêmement localisée.

Bien sûr, ces trois mots gardent pour moi leur valeur signifiante dans d'autres contextes ; ce n'est que dans ce contexte précis que je ne peux les rattacher à d'autres signifiants.

Mon rêve vient introduire une coupure dans la bande de Möbius homogène. Il fait apparaître une représentation de chose qui, à la place d'une représentation de mot, vient nommer l'expéditeur de cette lettre en souffrance « madouleurauventre » : un ours, c'est Alours, mon analysant. Si « madouleurauventre » tournait en circuit fermé, homogène, cette lettre, une fois lue, introduit un hétéros. Je ne suis pas le seul concerné par ce symptôme, qui se trouve ainsi situé, non plus comme surface sur mon corps, mais comme bord commun entre nos deux corps. Ça ne veut pas dire que nos corps se touchent, mais que les mots servant à en parler sont les mêmes, à condition de s'en apercevoir. « Madouleurauventre », l'inorientable précédent qui prenait toute la place, trouve une localisation dans la zone jaune de l'écriture de la bande de Möbius hétérogène, qui représente, localement, ce qu'était globalement la bande de Möbius homogène :



Le « madouleurauventre » (zone jaune) s'écrit comme bord partagé entre un « dessus », (« un coupdepoing à l'ours », signifié, zone verte) et un «dessous » (« uncoupdepoing Alours », signification, zone rouge ) un certain analysant représenté par son nom, Alours. La zone jaune représente l'identification, ce qui a fait partie commune aux deux, mais qui, une fois lue, c'est-à-dire interprétée, se dialectise comme mise en rapport de ces deux. Du coup, elle transforme son statut de surface en celui de coupure, représentée par une surface : elle coupe en séparant au lieu d'identifier. Du même coup, si la face rouge représente un analysant, la face verte dévoile aussi sa signification : derrière « un coup de poing à l'ours » se cachait l'analyste. Le coup de poing est bien une forme de mise en rapport entre un sujet et un autre, ce qui oblige à reconsidérer le sens du bord : la zone jaune devient « un coup de poing », métonymie explicative de « madouleurauventre », mise en rapport qui sépare au lieu d'identifier l'analysant (rouge) et l'analyste (vert).

Le rêve traduit « madouleurauventre » en représentations de choses qui peuvent se lire comme une autre holophrase : « uncoupdepoingàl'ours »

Notez l'inversion du sens de la torsion de gauche, qui introduit de l'hétérogène dans le sens des torsions : on passe d'une écriture où toutes les torsions sont de même sens à une écriture où l'une d'elle (« - » à gauche) s'oppose aux deux autres (« + » en haut et en bas à droite). Cette inversion écrit ce qui s'est produit lorsque, réveillé à la suite de mon rêve, j'ai entendu intérieurement le signifiant « l'ours » comme un nom propre :





destins », Métapsychologie, GW X, p.219, Gallimard, p.25)(cf. RA :« De l'autisme » tome 1, p. 148 à 158 le chapitre « circularité de la pulsion »). Le rêve combine ces deux mouvements : inversion du passif de la douleur à l'actif (donner un coup de poing au lieu de le recevoir), et retournement de la personne propre (l'analyste) à l'autre personne (l'analysant).

On voit bien à présent en quoi **ce retournement constitue une résistance** : s'il soulage l'analyste, c'est au prix d'une pulsion hostile à l'égard de l'analysant. L'inversion du passif à l'actif, provoque deux autres changements : le retournement de la personne propre sur le sujet et la transformation du contenu, (*Verwandlung des Inhalts*), c'est-à-dire la transformation de l'amour en haine.

Comme dans le passage de la version homo à la version hétéro de la bande de Mœbius, l'inversion d'une seule des composantes de la pulsion entraîne la modification des deux autres. « + » n'a plus le même sens s'il s'oppose à « - ». En fait, sans opposition, « + » n'a tout simplement aucun sens. Ainsi que je l'ai démontré (cf. « [Les trois torsions de la bande de Mœbius](http://perso.wanadoo.fr/toplogie/) » disponible sur mon site : <http://perso.wanadoo.fr/toplogie/>), il n'y a pas d'objet à une ou deux torsions. Sur une bande fermée, s'il y a une torsion, c'est qu'il y en a trois.

La bande de Mœbius hétérogène est aussi globalement unilatère, c'est-à-dire asphérique. Mais son écriture présente ce qu'est la fonctionnalité de l'asphérique en tant que mise en rapport :

- mise en rapport d'une face et de l'Autre face : l'analysant et l'analyste, mis en rapport par le signifiant

- mise en rapport de l'ensemble des deux faces (rouge et verte), c'est-à-dire le forclusif, avec le bord représenté par une surface (jaune), c'est-à-dire le discordantiel : le rapport au signifiant de l'analysant et de l'analyste.

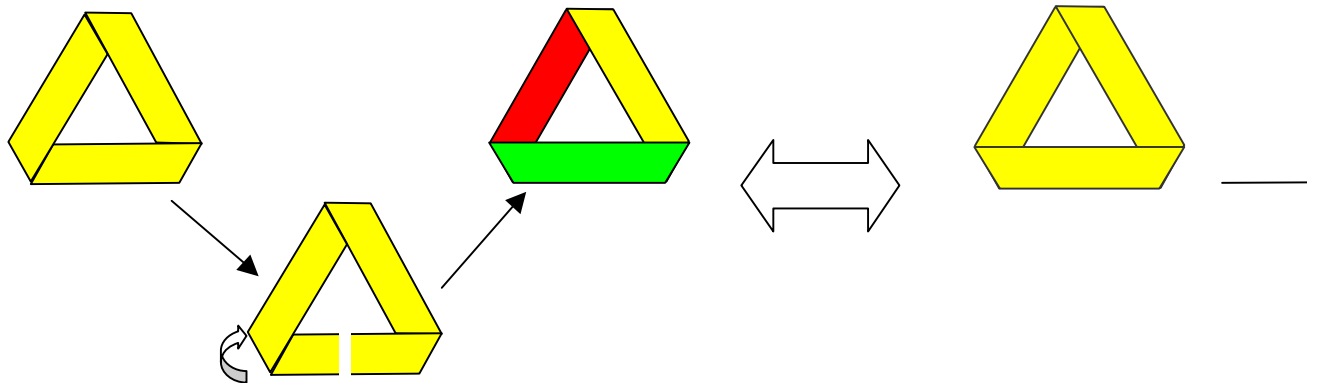
Autrement dit, ce qui est véritablement asphérique (discordantiel), c'est l'opposition asphérique (discordantielle) de l'asphérique (discordantiel) au sphérique (forclusif).

Entre ces deux protagonistes, un tiers s'est introduit. Ce dernier était d'abord une surface symptôme, dont le rapport avec quoique ce soit d'autre ne trouvait pas d'inscription, bref : une lettre volée. Cette lettre a retrouvé son expéditeur, et du coup son destinataire. Elle trouve sens (orientation) simplement dans le fait de séparer le signifié de la signification. Au stade où nous en sommes, ces deux derniers ne sont que l'analyste et l'analysant ; « madouleurauventre » ne prend sens que du fait de leur mise en rapport ; auparavant, comme tel, il n'avait pas trouvé ni signifié ni signification.

Cette coupure dans la bande de Mœbius homogène, suivie d'un raboutage après inversion du sens de la torsion, est équivalente à une coupure à deux tours dans une bande de Mœbius hétérogène. Cette dernière oppose en effet, à la fin

de l'opération, tout en les réunissant dans un enlacement, une bande bilatère (à deux faces, rouge et verte) et une bande de Möbius hétérogène exactement semblable à la bande initiale. Par cette opération, on a enlevé le bord de la bande initiale, c'est-à-dire le signifiant : il y a eu acte de parole, produisant un signifié (vert) et une signification (rouge), laissant en plan l'« origine » du discours, en jaune. Celle-ci se divise en trois zones pour l'instant équivalentes, mais qui correspondent aux trois lectures possibles de l'objet *a* dans l'écriture dynamique du nœud (cf. plus loin : les trois lectures possibles de la dimensions inconsciente).

Une interruption s'est produite dans la parole, par l'irruption d'un Réel : « madouleurauventre ». Le rêve inverse le sens de la torsion (passif → actif, objet → sujet), révélant la signification en même temps que l'adresse sur la lettre volée. Mais le rêve n'écrit pas tout : il reste une zone jaune.



On remarquera dans le dessin initial de droite, l'écriture en jaune de la bande de Möbius hétérogène, choisie pour faire lire l'équivalence avec le dessin initial de l'hétérogène, à gauche. L'opération de coupure à deux tours s'avère en fait équivalente à une prise de conscience de l'écriture, c'est-à-dire du fait même d'écrire : il n'y avait pas besoin d'en passer par la coupure à deux tours, puisque l'écriture produit le même résultat en opposant une face dessus (verte) et une face dessous (rouge), mise en rapport par une face à la fois dessus et dessous (jaune) : ceci est déjà lisible dans l'écriture de la bande de Möbius hétérogène, même si on la colorie entièrement en jaune. Par contre, ce n'est pas lisible dans la bande de Möbius homogène, qui nécessite donc ce type de coupure avec inversion du sens de la torsion.

### ***Rappel des théories nécessaires à la théorisation de cette clinique***

Avant d'aborder comment cette signification est venue au jour, voyons comment nous pouvons théoriser cette première partie avec le théorème de

Gödel, tel que la bande de Möbius et le nœud borroméen en donnent une écriture.

## Le théorème de Gödel

Je vais d'abord évoquer la question du **paradoxe de Russell**.

Parmi les ensembles, il y a :

- les normaux : ceux qui ne se contiennent pas eux-mêmes
- les non-normaux, qui se contiennent eux-mêmes, comme ce que je suis ne train de dire

Ce que je dis, en effet, si je me mets à dire que je le dis, l'ensemble des signifiants se trouve représenté par un signifiant qui est lui-même inclus dans l'ensemble de ce dont je parle.

Si je parle d'un analysant, je peux considérer celui-ci comme un objet extérieur à mon discours, c'est-à-dire un ensemble qui ne se contient pas lui-même., puisque c'est moi, ensemble extérieur qui en parle ; c'est un point de vue ;

L'autre point de vue consiste à se rendre compte que si j'en parle, c'est à partir de ce que j'ai entendu, et de ce que j'ai retenu de ce que j'ai entendu, c'est-à-dire que cet ensemble soi-disant extérieur est devenu partie intégrante de l'ensemble des souvenirs conscients et inconscients qui sont les miens.

Donc je ne peux pas en parler objectivement. « Dessus » mon discours, il y a aura un signifié, parlant en principe de mon analysant, et « dessous », ou en filigrane, il y aura un autre discours qui parle de moi. Pour parler de ce que je l'ai entendu dire, je vais de voir me servir des signifiants, qui sont ceux-là même que je suis en train de prononcer : et ceux-là c'est moi qui les prononce ce n'est pas lui. C'est la seule chose indubitable.

C'est pour sortir du paradoxe de Russell et de certains autres paradoxes que Hilbert a proposé au début du siècle un programme de recherche visant à formaliser les mathématiques, c'est-à-dire à définir les termes utilisés de façon non ambiguë et sans faire appel à l'intuition.

Cette intuition qui fait dire : par un point extérieur à une droite, on fait passer une parallèle et une seule. C'est indémontrable : c'est un axiome.

Le but de Hilbert était d'obtenir des théories formelles en mathématiques c'est-à-dire :

- Un ensemble de règles pour écrire ces formules.
- Un ensemble d'axiomes (formules de base qui représentent ce qu'on juge vrai) écrits dans un système formel.
- Un ensemble de règles de transformation qui permettent de passer d'une formule à une autre c'est-à-dire de déduire d'un axiome ou d'un théorème, un nouveau théorème.

Les règles doivent être suffisamment précises pour être applicables mécaniquement, par une machine, par exemple, sans faire appel à l'intelligence.

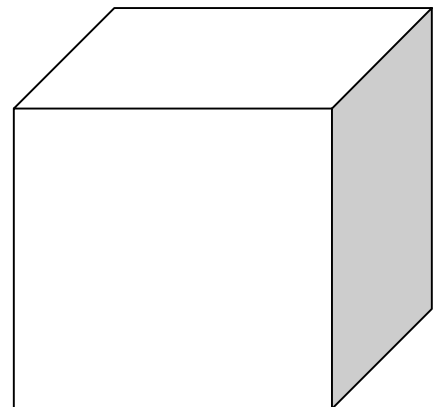
Si on demande à un ordinateur d'appliquer l'ensemble des règles à l'ensemble des axiomes, dans un processus éventuellement infini. L'ordinateur serait alors capable de lister tout ce qu'on peut déduire des axiomes, c'est-à-dire tous les théorèmes possibles de la théorie formelle.

Si nous voulons savoir si une certaine formule  $F$  est un théorème, nous allons rencontrer 4 cas :

- l'ordinateur listera la formule  $F$  et pas la formule non  $F$  : alors  $F$  est un théorème
- l'ordinateur listera la formule non  $F$  et pas la formule  $F$  : alors non  $F$  est un théorème
- l'ordinateur listera la formule  $F$  et la formule non  $F$  : alors la théorie est inconsistante
- l'ordinateur ne listera ni la formule  $F$  ni la formule non  $F$  : alors la théorie est incomplète.

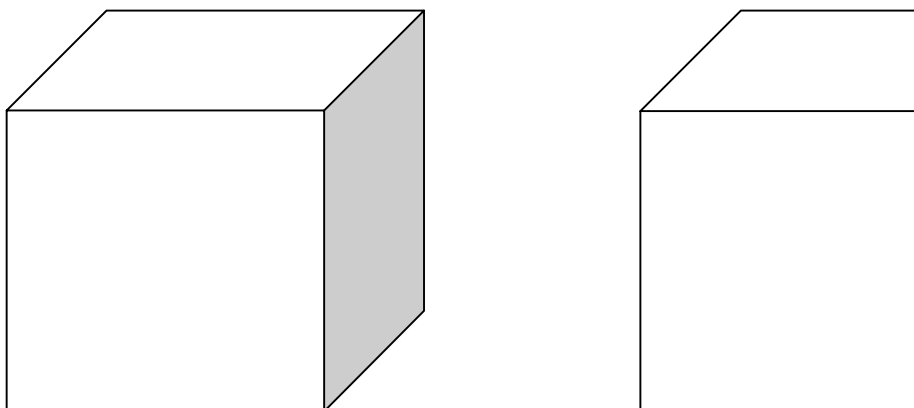
En 1931, Gödel a démontré qu'il était impossible de prouver la consistance d'un certain nombre de théories formelles, dont l'arithmétique, en utilisant ces théories, contrairement à ce que croyait Hilbert. De plus, il démontrait que le plupart des théories formelles (dont l'arithmétique), si elles sont consistantes, alors elles sont incomplètes.

Si je regarde un cube, je ne vois de toutes façon que trois faces. Si je dessine ce cube, je ne peux que dessiner trois faces ; autrement dit mon point de vue sur un objet est semblable à une écriture. Il opère comme une mise à plat.



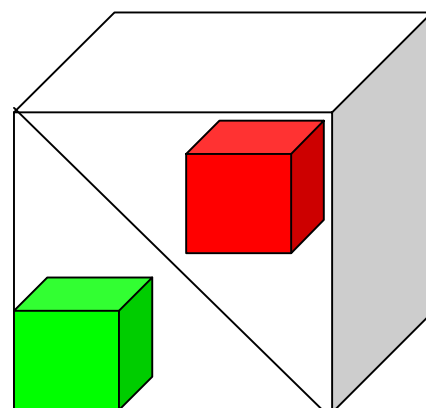
Evidemment, je compense cette absence de point de vue sur les trois faces cachées par une modification de mon point de vue : je passe derrière le cube ou

je le retourne de façon à ce que sa face cachée soit visible. Et si je veux représenter toutes les faces du cube deux dessins me seront nécessaires. Si je dis : voici le cube et si je veux être exhaustif, je dois montrer les deux dessins du cube. Le cube c'est l'un et l'autre de ces dessins, sans qu'il soit possible de trancher si c'est plus l'un que l'autre ; **Entre les deux, il y aura nécessairement une coupure, qui n'appartient ni à un dessin, ni à l'autre.**



Donc, si je dis, voici le cube en montrant un seul dessin, ma proposition est incomplète : vous y croirez parce que vous êtes gentil et que vous êtes dans un certain nombre d'habitudes de pensée, qui sont simplement le fait que nous pensons comme nous écrivons, sans savoir que c'est ainsi. Et si je montre les deux dessins, en vous disant « c'est *le* cube » vous me demanderez : « celui de droite ou celui de gauche ? il n'y a pas un cube, il y en a deux. Du quel vous nous parlez ? Votre système est inconsistant ! » . Alors je répondrai : « il n'y a pas deux cubes, il s'agit de deux points de vue sur le même cube le point de vue de devant et le point de vue de derrière ». Et vous me questionnerez encore avec justesse : « mais, ils ne sont pas l'un devant, l'autre derrière, ils sont l'un à droite l'autre à gauche ».

Pour lire le dessin de mes deux points de vue il est donc nécessaire d'y ajouter un dialogue, sans lequel il sera impossible de lire s'il s'agit de deux dessins du même cube ou de deux cubes différents ; comme le rêve, l'acte manqué, le lapsus, les dessins ne se suffisent pas à eux-mêmes, et s'il n'y a personne pour en parler il faudra ajouter une écriture représentant ce dialogue. Ce pourrait être celle-ci, dans laquelle on commence à reconnaître mes coupures sur la bande de Möbius ou sur le nœud borroméen :



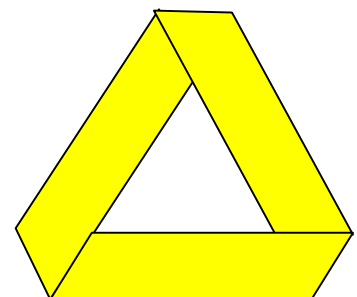
Qui se lit : de ce cube, représenté par un dessin, il faut donner pour être exhaustif deux représentations, d'un point de vue de devant, en vert et d'un point de vue de derrière, en rouge. Si je n'ajoute pas un encodage arbitraire, dont je donne la clef (rouge = derrière, vert = devant), je ne pourrais toujours pas lire le dessin. On pourrait même se dire : ces deux dessins sont encore incomplet, car dans chacun d'eux seule une face est conforme à la réalité, les deux autres ont subi une déformation due à la représentation. Pour restituer à chaque face une représentation la plus proche possible de la réalité, il faudrait sur chaque face représenter la représentation de cette face avec ses deux annexes, ainsi que des trois faces cachées qui ne sont pas les mêmes à chaque fois. Nous aurions ainsi six points de vue sur le cube, qui ne seraient toujours pas le cube. Par contre, ça commencerait à ressembler aux six croisements du nœud borroméen. Les quatre écritures de ce dernier, mises en relation par les opérations de passages de l'une à l'autre ( $R_s$ ,  $R_o$ ,  $r$ ) s'écrivent en effet sur un cube (cf. ma [« théorie de la dimension »](#))

Bref, le théorème de Gödel ne concerne pas que la haute mathématique, mais tout simplement la vie de tous les jours, c'est-à-dire le fait que, pour aborder les objets, on ne peut pas se passer du point de vue, et qu'un point de vue est toujours partiel. La topologie, c'est ça : la réintégration dans la science du sujet de la science. La science des points de vue est une théorie de la représentation. On ne s'occupe donc pas des objets mais du fait qu'il y a un sujet qui considère l'objet, ce qui se complexifie encore un peu plus si l'objet considéré est aussi un sujet auquel on a affaire de toutes façon lorsqu'on considère un objet, puisque, comme on vient de le voir, s'il n'y a pas de dialogue autour de l'écriture, celle-ci reste lettre morte. C'est ce qui est arrivé à l'ancien égyptien.

La bande de Mœbius est une bonne illustration de ce phénomène du paradoxe : elle a deux faces, mais c'est la même. Il y a mon analysant et moi, mais si mon analysant parle de son analyste, en parlant de moi, il va parler de lui, et si je parle de mon analysant, en parlant de lui, je vais aussi parler de moi.

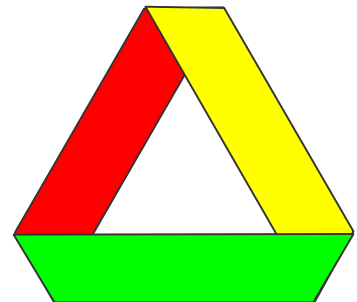
Le nœud borroméen est une complexification nécessaire de la bande de Mœbius, en tant qu'il condense, selon les points de vue, deux, trois, ou quatre bandes de Mœbius. Dans les deux cas, bande de Mœbius et nœud borroméen, nous sommes devant un système formel.

Soit l'écriture d'une bande de Mœbius homogène:



Globalement, cette figure, cette lettre peut-on dire, est écrite sur la feuille qui fait support à l'écriture. On a donc le théorème :

- la figure est écrite dessus, pas dessous.
- On a aussi le théorème négatif du deuxième cas : la feuille support de l'écriture est dessous.
- Chacune des zones que l'écriture donne à lire peut être dite à la fois dessus et dessous par rapport à la zone qui la précède et celle qui la suit. Nous sommes dans le troisième cas, celui de l'inconsistance.
- Enfin, si on cesse de faire référence à la troisième dimension qui n'est pas sur la page mais seulement représentée, nous constatons que la dite page est coupée en deux zones par le dessin : une zone vide dedans, et une autre zone vide dehors. Dans cette référence, le dessin de la bande de Mœbius n'est ni dedans ni dehors. Nous sommes dans le 4<sup>ème</sup> cas, celui de l'incomplétude.



Sur l'écriture de la bande de Mœbius hétérogène, trois de ces quatre cas se retrouvent inscrit *dans* l'écriture de la bande comme telle :

- la zone verte sera dite « dessus »
- la zone rouge sera dite « dessous »
- la zone jaune sera dite à la fois « dessus » et « dessous », zone d'inconsistance.

La bande de Mœbius hétérogène donne donc l'écriture de l'écriture ; elle réintègre en son sein(g) de lettre, intrinsèquement, une partie de ce qui ne pouvait se lire qu'extrinsèquement avec l'écriture de la bande de Mœbius homogène.

- La lettre « bande de Mœbius » sépare toujours son support en deux zones dedans et dehors, et dans cette référence, la lettre comme telle n'est ni dedans, ni dehors. Elle témoigne de l'incomplétude du système formel de l'écriture. « la lettre est littorale » écrivait Lacan dans

« Lituraterre » ; où il faut entendre que « *le domaine de la lettre fait tout entier fait pour l'autre (la page) frontière.* »

L'écriture du nœud borroméen intègre en plus cette dernière donnée sous la forme de la coupure dans la surface d'empan. Celle-ci s'élargit trois fois à la dimension des trous, ou, à l'inverse, la dimension de trou non intégrée dans l'écriture des bande de Mœbius se retrouve ici sous la forme de la coupure dans la surface d'empan.

C'est ce qui justifie la différence du codage de mes couleurs d'avec celui qu'utilise habituellement Jean-Michel Vappereau : pour lui, il n'y a que rouge, vert et bleu. Pour lui, rouge et vert sont équivalents, tandis que je montre, de mon point de vue, en quoi les sépare toute la distance qu'il y a du conscient à l'inconscient. De même, je garde le bleu pour la coupure fonctionnelle (trouure symbolique), tandis que j'ajoute le jaune pour signifier les surfaces qui, échappant à la coupure, échappent à toute signification (trou dans le symbolique).

### Trois lectures de la dimension inconsciente

Dans mes théories du nœud borroméen (*cf.* « [théorie du nœud borroméen](#) ») et des dimensions (*cf.* « [théorie de la dimension](#) »), j'avais énoncé la congruence des torsions avec les croisements, ces derniers représentant une transformation telle que celle que nous venons d'étudier, soit, le passage d'une écriture à une autre. J'avais indiqué comment les trois dimensions de cette topologie pouvaient représenter les trois dimensions de la vie de l'âme, telles que Freud les introduit dans sa métapsychologie.

Les trois dimensions de cette topologie sont : la chiralité, (x), la centration ( c ), la gyrie (g). Un croisement – ou une torsion - représente une transformation engageant deux dimensions sur trois. Mais nous avons remarqué que le combinaison de deux dimensions,  $x \cdot y = S$  produit de la surface. La dimension « y », 4<sup>ème</sup> dimension de notre espace-nœud, n'est pas prise en compte dans les transformations du nœud. Pourtant, elle en participe toujours, « c », la centration » et « g », la gyrie, étant des dimensions qui s'appréhendent en termes de surface. Ce ne sont pas des dimensions linéaires telles que x, y et z de l'espace euclidien à trois dimensions. Ce sont des dimensions de l'espace-nœud, qui n'ont de sens que dans cet espace : de même que, dans l'espace euclidien, topologiquement, la dimension x distingue la droite et la gauche, de même dans l'espace-nœud, la centration sépare le centripète du centrifuge (ou, ce qui revient au même, la face dessus et la face dessous), et la gyrie, le lévogyre du dextrogyre. C'est pourquoi j'avais proposé d'appeler la « dimension inconsciente » cette dimension « y » qui entre en jeu dans la surface et donc dans l'appréhension de la centration et de la gyrie. La prise en compte de la surface d'empan circonscrite par les écritures du nœud permet pourtant d'en

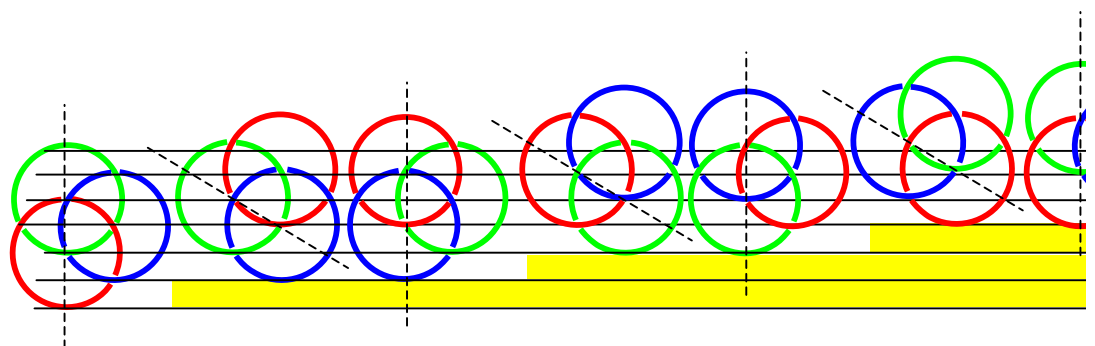


prendre conscience, d'une part dans la succession des opérations que j'avais nommées « r », retournement d'un seul rond, d'autre part dans l'introduction d'une 4<sup>ème</sup> opération, « ρ », le renversement, qui inverse les seules dimensions x et y.

C'est ainsi que chaque transformation représentée par un croisement, si elle engage explicitement deux dimensions sur trois, engage également la troisième dimension (z, dessus-dessous, représentée par c, centrifuge-centripète), en tant qu'elle représente ce qui est perdu dans l'écriture, puisque celle-ci n'opère que dans les deux dimensions de la feuille de papier ; elle engage aussi la 4<sup>ème</sup> dimension « y », en tant que composante de cette surface.

La surface, combinatoire de deux dimensions, permet de lire de trois manières cette dimension inconsciente, en nous obligeant à faire l'hypothèse du refoulement originaire : il est nécessaire de faire l'hypothèse de la surface (2 dimensions, x et y ) afin qu'elle puisse accueillir les traces de l'inscription signifiante (une dimension qui, revenant sur elle-même, occupe nécessairement, elle aussi, de la surface). Ce que je dis et ce que j'entends, à une seule dimension (réel), en se combinant de façon rétrogradiente avec le stock des inscriptions de ma mémoire (symbolique), inaugure la surface comme lieu de l'imaginaire.

- première lecture de la dimension inconsciente, celle du support surface dont l'hypothèse est nécessaire à l'accueil de quelque inscription que ce soit :



$\underline{S2} \rightarrow$	$\underline{S1} \rightarrow \underline{S2}$	$\underline{\$} \rightarrow \underline{S1}$	$\underline{a} \rightarrow \underline{\$}$
	$\underline{\$} \quad a$	$a \quad S2$	$S2 \quad S1$
	$S1 \quad \$$		

discours du Maître    discours de l'hystérique    discours de l'analyste    la passe

En effectuant des retournements successifs d'un seul rond (opération « r »), selon un ordre récurrent inchangeable (par exemple : R, S, I si on donne ces noms aux ronds, ou bleu, rouge, vert...), on constate une montée de

l'écriture du nœud par rapport à sa position initiale dans la page, marquée par un trait horizontal. Cette montée se réalise par étapes discrètes, chacune de ces étapes notant un moment de ponctuation de la parole, donc un moment d'écriture, repéré sur le schéma par un autre trait horizontal au-dessus du précédent. Bien sûr, l'écriture ne cesse pas de s'écrire, même si par moments, la parole cesse de s'énoncer. Cette montée met en évidence la dimension « y », « haut-bas », absente dans l'explicite de l'espace-nœud à trois dimensions x, c, g.

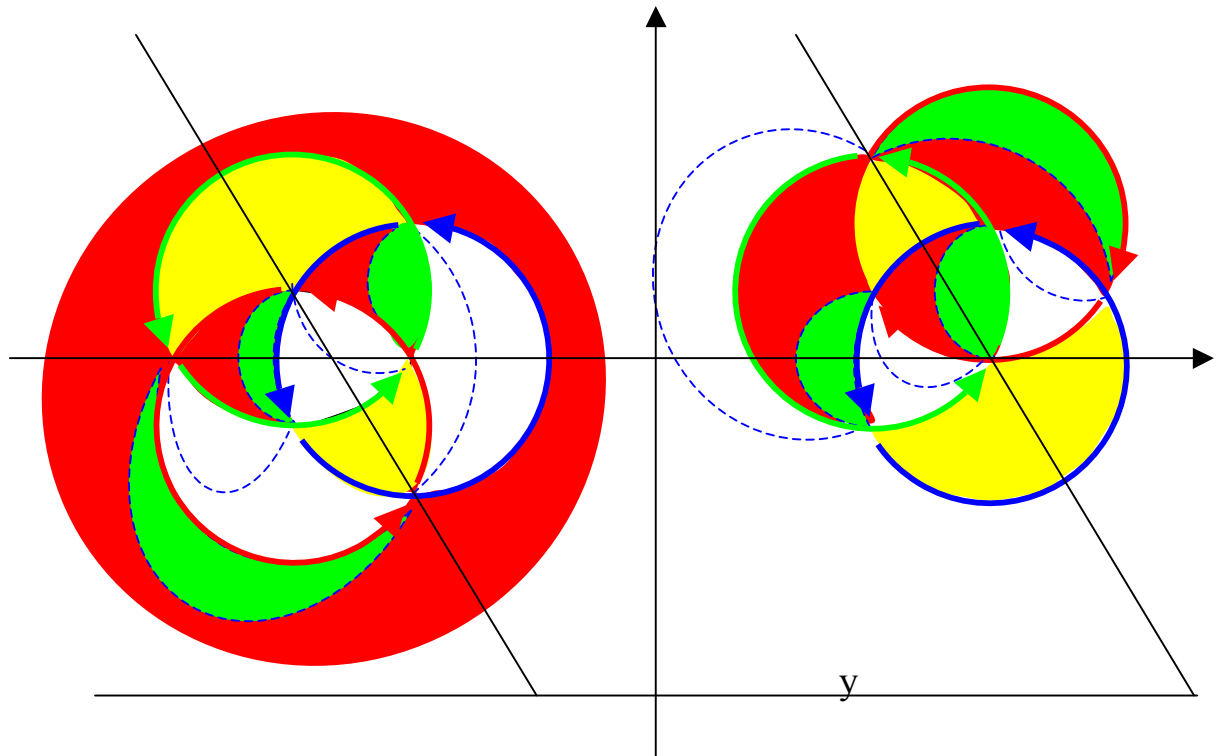
Il faut 7 retournements d'un rond afin de faire monter chacun d'eux d'un cran, ce qui est, comme par hasard, **le temps logiquement nécessaire à l'écriture des quatre discours**. La huitième inscription ne change plus rien, elle n'est que l'écriture, c'est-à-dire la ponctuation nécessaire à l'accomplissement de cette montée des trois. Elle inaugure le premier temps d'une nouvelle montée d'un cran du rond rouge, qui, après avoir franchi une première marche au début, était resté au même niveau pendant tout le parcours, c'est-à-dire pendant 6 retournements d'un rond. Elle est plutôt à considérer comme la ponctuation du chemin, inscription silencieuse du retour du discours de la passe après la fin de la cure qui a eu lieu au sixième retournement, à l'inscription du discours de l'analyste.

J'ai colorié en jaune la surface « laissée en plan » par ce parcours de l'écriture du nœud. Elle ne cesse pas de ne pas s'écrire, écrivant néanmoins « en creux » pour le discours théorique, la vérification de l'hypothèse du refoulement originaire. Elle signe l'irréductibilité de l'objet *a* comme objet cause du désir. Elle se compose de quatre marches discrètes, correspondant chacune à ce qui est laissé en plan par chacun des quatre discours. C'est une des lectures possibles de l'« écart » de René Lew : malgré la récurrence RSI de la syntaxe choisie, son avancée inscrit le nœud toujours plus haut, toujours plus loin.

### [deuxième lecture de la dimension inconsciente : l'axe métaphorique](#)

Le retournement d'un rond représente l'avancée métonymique de la parole, en conformité avec l'aspect partiel de celle-ci : on ne peut pas tout dire, et surtout pas tout dire à la fois. Ce qui se dit est toujours en rapport avec ce qui s'est dit, et qui s'est inscrit comme mémoire faisant référence métaphorique : ce qui voudrait ou pourrait se dire, mais ne peut être dit. Ce qui se dit s'écrit donc théoriquement par le retournement d'un rond sur une même horizontale, ce qui s'en écrit fait monter d'une marche. Lors du retournement d'un rond (métonymie : la partie pour le tout, un mot à côté d'un autre), le couple des deux autres forme un axe (métaphore : un mot pour un autre) autour duquel le rond actif tourne. Contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre, il n'y a pas trois types d'axes distincts, il n'y en a que deux se succédant alternativement : l'un correspondant à la prise de parole, utilisant l'axe de la dimension inconsciente « y », l'autre correspondant à la fin d'une prise de parole se définissant d'une

combinaison des deux axes, x et y. L'équation de cet axe pourra s'écrire  $y = ax$ . « a », pente de cette droite, ne cesse pas de en pas s'écrire : il s'agit bien de l'objet « a ».



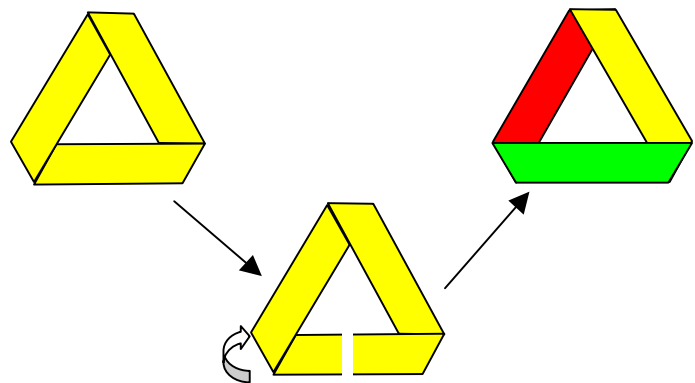
Lors de la prise de parole, l'axe « y » est totalement muet, mais fonctionnel, puisqu'il assure cette fonction métonymique du passage d'un rond de gauche à droite (ci-dessus, le rond bleu vient de passer à droite). Lors de la fin de la prise de parole, l'inscription se combine au déplacement de la parole qui vient de se produire : ce qui vient de se dire se condense avec ce qui avait déjà été dit pour modifier l'ensemble, mettant en jeu la fonctionnalité métaphorique de l'axe « y » (ci-dessus, le rond rouge vient de passer à droite et en haut).

p

Dans un repère où l'axe « x » et l'axe « y » sont positifs, reflétant l'avancée métonymique de la parole et la montée métaphorique de son inscription, la pente « a » de l'axe d'inscription est négative. Ceci reflète le caractère rétrogrédient de l'inscription, qui ne cesse pas de faire aux inscriptions antérieures. Par opposition, la prise de parole se déploie de façon progrédiente, ce qui ne veut pas dire sans référence aux inscriptions précédentes, puisque c'est en se servant de l'axe constitué par celles-ci qu'elle peut s'ouvrir.

L'inclinaison de cette pente correspond aux deux côtés inclinés de la bande de Mœbius. Le troisième côté, horizontal, représente le déploiement métonymique de la parole. Un signifié s'en dégage, en vert, dans la mesure où la parole s'inscrit en faisant référence aux inscriptions précédentes ; mais tout ne peut s'inscrire consciemment, et une deuxième zone de surface, rouge, la signification inconsciente, s'écrit en filigrane, à la faveur des homophonies, des glissements logiques, des inversions grammaticales (actif-passif, sujet-objet, plaisir-déplaisir). De cette dialectique de la lettre et du signifiant, une zone de surface, nécessaire pour joindre les deux précédentes, ne cesse pourtant pas de ne pas s'écrire, la zone jaune.

**Le retournement d'un rond correspond à la coupure dans la zone horizontale de la bande de Mœbius homogène, suivie de son raboutage après inversion du sens de la torsion.**



En effet, le retournement d'un rond ne change pas de face l'écriture du nœud ( $+c \rightarrow +c$ ), il se produit seulement d'une inversion de chiralité ( $-x \rightarrow +x$ ), passage du rond de gauche à droite, puis de gauche à droite et de bas en haut) entraînant une inversion de gyrie ( $-g \rightarrow +g$ ). Nous sommes toujours sur la même face (comme sur la globalité de la bande de Mœbius), mais la parole s'adresse à un autre, en référence inconsciente à un Autre intrinsèque. D'où l'ambiguïté, et la nécessité de la division en trois de la surface, la zone quatrième représentant les trous qui permettent de poser la surface comme telle (écriture de la surface comme support de l'écriture).

### [Troisième lecture de la dimension inconsciente : les zones laissées hors du champ de la coupure.](#)

La division de cette surface d'empan, résultant de six retournements « r », (plus deux qui font la passe) sépare donc deux zones, l'une que je colorie en rouge, représentant le refoulement proprement dit, soit, ce qui s'inscrit dans l'inconscient sous la forme des représentations de choses, les significations ; l'autre, en vert, représente ce que je crois comprendre dans l'immédiateté d'une rencontre, c'est-à-dire le signifié. Deux zones restent absentes de ce repérage ; en

jaune, elles représentent le refoulement originaire sous les deux formes possibles indiquées par Lacan, l'objet *a* comme surface inorientable, ou encore la jouissance de l'Autre comme trou inapte à produire de l'orientation.

Dans la succession des six (+2) retournements « r » ( $x \rightarrow -x, g \rightarrow -g$ ), seules sont inversées les dimensions *x* et *g*. La dimension « *c* » est justement celle qui représente la dimension absente, *z*, la troisième dimension. Changer de centration (+*c*, -*c*) revient à changer de face, et comme on ne change pas de face puisqu'on reste sur la même feuille de papier, la transformation « r » remplace les « dessus-dessous » par des « dedans-dehors ». Autrement dit, une 4<sup>ème</sup> dimension entre en jeu, la surface comme telle (la dimension surface), en tant qu'elle se divise et qu'elle est divisée par le sillon de l'inscription signifiante qui sépare les zones du signifié (vertes) et celles de la signification (rouges) des zones hors sens (jaunes). Incluant « *y* », la dimension inconsciente, elle pourrait s'écrire ; S+ (dedans), S- (dehors).

Les dimensions freudiennes de la vie de l'âme sont donc à revoir en fonction d'une combinatoire de ce que nous avons l'habitude d'appeler « dimensions ». Selon Poincaré, une dimension s'assimile à une coupure, ce qui nous ramène au discriminant des linguistes. Mais cette coupure peut avoir deux dimensions au sens euclidien, si elle est la surface qui coupe en deux un espace à trois dimensions, trois dimensions si elle coupe en deux un espace à quatre dimensions, etc... bref, la coupure d'un espace de dimension *n*, c'est l'espace de dimension *n*-1. (cf. [« Théorie de la dimension »](#))

En ce qui nous concerne, il faut concevoir l'espace nœud comme à trois dimensions *x*, *c*, *g*, la coupure de cet espace ayant toujours deux dimensions, conformément à Poincaré : dans cet espace, toutes les opérations inversent deux dimensions sur trois. La surface devient une dimension comme telle, au sens où elle se lit selon diverses combinaisons de deux dimensions de l'espace-nœud :

- actif-passif, dimension *x*, chiralité, mise en jeu principalement dans le retournement d'un rond ( $r : x, c, g \rightarrow -x, c, -g$ ) qui représente l'acte de parole, qui est toujours partiel, par opposition aux autres transformations qui mettent en mouvement les trois ronds globalement. On ne dit jamais tout, ne serait-ce que parce qu'un signifiant doit toujours être en rapport avec un autre signifiant : la vérité ne peut que se mi-dire.

- sujet-objet, dimension *g*, gyrie, première dimension surface, en tant qu'elle est mise en rapport (je) d'une face (moi, *m*) avec l'autre face (l'autre, *i(a)*) par le biais du retournement objectif ( $Ro : x, c, g \rightarrow -x, -c, g$  passage du centrifuge (libido d'objet) au centripète (libido du moi) et inversement.

- plaisir-déplaisir (ou Amour-haine), 2<sup>ème</sup> dimension surface, qui donne sa « couleur » à l'humeur avec laquelle se croisent les dimensions précédentes, par le truchement du retournement subjectif ( $Rs : x, c, g \rightarrow x, -c, -g$ )

Ce qui définit quatre objets, c'est-à-dire quatre écritures différentes du nœud.

- Une quatrième dimension vient dédoubler l'espace précédemment défini. Aux quatre objets de l'espace précédent, de coordonné « y », s'ajoutent quatre objets ayant les mêmes attributs, sauf la dimension « -y » (voir l'hypercube qui en résulte dans ma [« théorie de la dimension »](#)). Sujet-Autre, dimension inconsciente « y », 3<sup>ème</sup> dimension surface mettant en jeu explicitement la dimension inconsciente « y » ( $\rho : x, c, g, y \rightarrow -x, c, g, -y$ ). Logiquement, la coupure devrait être à trois dimensions. Elle l'est, car l'opération «  $\rho$  » ne se conçoit pas indépendamment des autres opérations. Chacune des transformations  $R_0$ ,  $R_s$  et  $r$ , inverse deux dimensions, et cela produit un objet différent à chaque fois, mais si on inverse la dimension supplémentaire « y », on obtient un deuxième objet à chaque fois, ouvrant un autre espace à trois dimensions dans ce qu'on appellera un hyper espace à 4 dimensions (du fait de trois dimensions communes).

Par exemple :

$R_0 \rightarrow (-x, -c, g, y)$  « un coup de poing à l'ours », signifié (vert), connu par le signifiant (un bord)

↗

$(x, c, g, y) =$  « un coup de poing à l'ours » représentation de chose, connue par le signifiant (représentations de mots, coupure pointillée bleue)

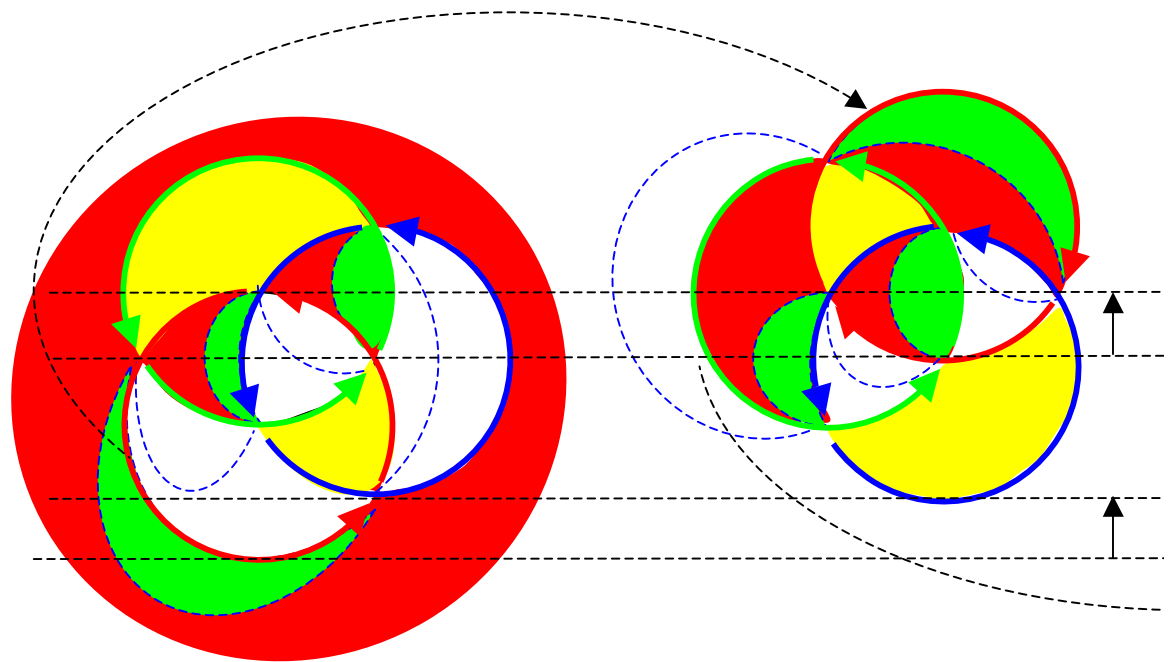
↘

$\rho \rightarrow (-x, c, g, -y)$  « un coup de poing à Alours », signification (rouge), connue par le signifiant (l'autre bord)

La succession des six retournements « r » installe donc une coupure (pointillé bleu) dans la surface d'empan, qui, se refermant sur elle-même, sépare le signifié (vert) de la signification (rouge), laissant les deux zones inorientables (jaune) hors de son champ. Ces deux zones inorientables sont spatialement disposées selon l'axe métaphoro-métonymique spécifique de l'écriture. Quels que soient le moment où on saisit le retournement, ces deux zones, de superficie variable, seront cependant toujours au même endroit, représentant la fixité autour de laquelle se meut la dynamique de la structure. Elles représentent donc le refoulement originaire, qu'on peut, avec Lacan décomposer en deux : l'objet  $a$ , zone de surface inorientable, objet insaisissable, et la jouissance de l'Autre, zone de trou non fonctionnelle, ne permettant pas l'orientation. Pourtant leur combinaison, d'inorientable qu'elle soit, se fait cause du désir en donnant à la structure l'orientation dont elles sont exclues.

Nous retrouvons le propos de Lacan cité plus haut à propos de l'identification : « le Nom-du-Père est ce qui fait nœud ». C'est la dynamique de cette structure d'écriture, qui laisse hors sens l'objet *a*. Si Lacan le situe au centre, c'est qu'il n'avait pas trouvé cette structure des retournements d'un rond qui nous le dévoile comme l'une des deux zones « hors coupure » qui encadrent le centre. Conceptuellement, Lacan avait parfaitement raison, car ces zones sont centrales au sens de « capitales », ou de « fondamentales » pour la structure de la dynamique de ces écritures, telle qu'elle se révèle après coup.

« Hors champ », ou encore « hors sens » : si les deux zones jaunes restent hors du champ délimité par la coupure, elles sont cependant à l'intérieur de l'espace circonscrit par le nœud, ce qui justifie bien le qualificatif d'extime attribué par Lacan à l'objet *a*. Les variations de passage de la coupure indiquent par ailleurs en quoi la situation est loin d'être simple, car il n'y a pas de rejet « en bloc » de la surface dehors ni admission « en totalité » de la surface dedans. Chaque retournement opère de façon partielle et redéfinit à chaque fois la différence « dedans-dehors ».

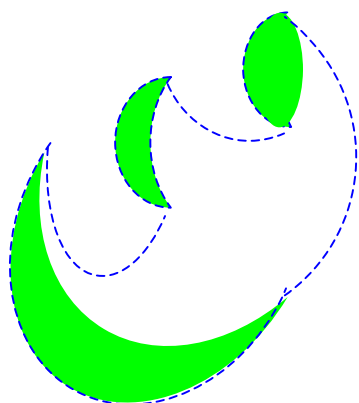


parole  
parole

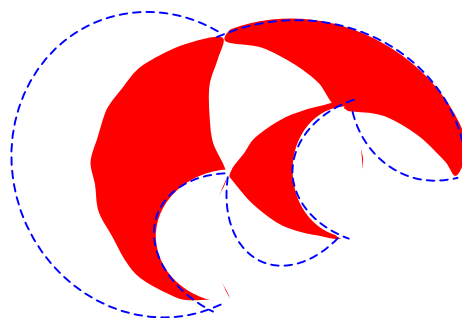
écriture

Ci-dessus, dans les phases 1 et 3, la plus grande partie de la surface semble « dehors », s'opposant à l'écriture centrale, dans laquelle c'est le trou qui paraît délimiter l'extérieur. Or, dans les phases 1 et 3, *par rapport à la coupure*

de la surface d'empan (pointillé bleu), les zones vertes internes s'opposent aux zones rouges externes,

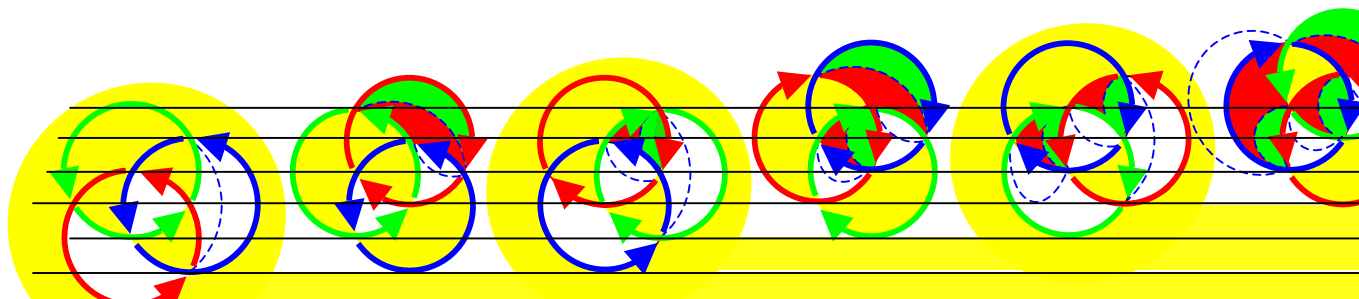


... tandis que dans le dessin central, c'est l'inverse :



De même, si les zones de trou sont internes par rapport aux limites du nœud dans les phases 1 et 3 (temps de la prise de parole), elles sont à la fois dedans et dehors dans l'écriture centrale (temps de ponctuation de la parole par l'écriture). Et, dans toutes les phases, la coupure de la surface d'empan les traverse, faisant du trou, logiquement, une entité interne-externe identique à son bord, puisqu'il n'est pas possible de repérer un trou s'il n'a pas de bord. Autrement dit, l'écriture des trous est équivalente à celle de la coupure, mais cette dernière met parfois en valeur le trou, parfois le bord (lorsqu'elle traverse une zone de surface sans devenir surface elle-même).

Le développement d'une cure s'écrirait donc comme ci-dessous, écriture dans laquelle on peut constater le rapport intime que l'extime intrinsèque au nœud entretient avec la surface « originaire » sur laquelle il déploie son inscription ;





Centripète

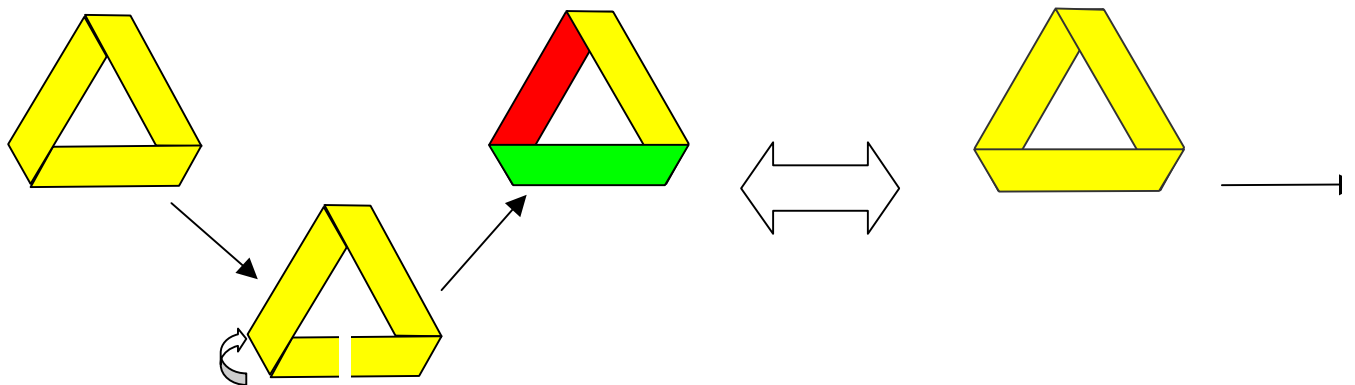
centripète

centripète

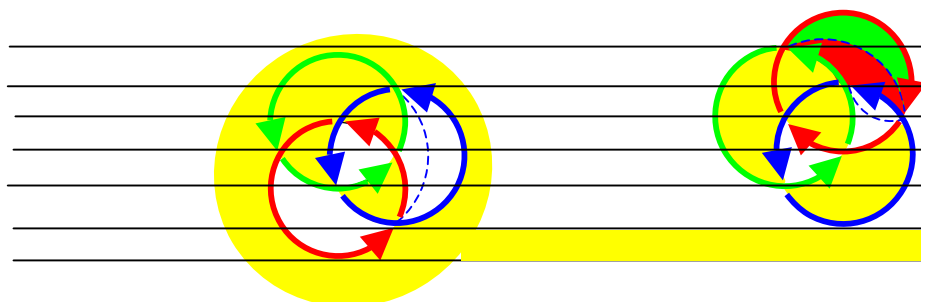
### ***Retour à la clinique***

Cliniquement, mon rêve m'informe de la haine inconsciente que je viens de mettre en jeu dans mon transfert à cet analysant, pour me débarrasser de ma douleur. Je n'ai pas seulement inversé l'activité et la passivité (chiralité), mais encore ces surfaces que sont le sujet et l'objet (centration, positionnement de la libido), l'amour et la haine (gyrie, transformation du contenu). La dimension inconsciente, une fois repérée, est intervenue pour créer un nouvel objet (Alours), la coupure (trou inorientable de la douleur) ayant trouvé des bords, et ne passant plus au même endroit.

L'opération de coupure et d'inversion d'une torsion dans la bande de Möbius homogène :



est similaire à l'écriture du premier discours tenu sur la portée des retournements d'un rond du nœud borroméen :



Parole : «*madouleurauventre*» → écriture :  
«*uncoupdepoingàl'ours*»

Le premier dessin (la première lettre) est semblable à une bande de Möbius homogène : toutes les zones sont en jaune, et tous les vecteurs sont de même sens (centripète). C'est ainsi que fonctionne l'enregistrement «*madouleurauventre*», tel que je peux l'exprimer. Cette expression est la parole théorisée ici comme le retournement du rond bleu, qui ne permet pas la relation entre les ronds : le nouage est en quelque sorte compactifié par la surface d'empan uniforme. Il s'agit bien d'un trou de la trouure d'une parole dans la surface, indiquée par le pointillé bleu, mais ça ne permet pas le bouclage d'un signifié.

Je proposerai même d'appeler cet état du nœud « faux-nouage », en référence au «*falsche Verknüpfung*» de Freud, par lequel il désigne le symptôme. Ce dernier relie en effet une représentation anodine à un affect qui l'est beaucoup moins, et qui s'est transféré d'une représentation à une autre. Ainsi le cheval devient pour le petit Hans le support de son affect de haine et d'agressivité envers son père, ce qui lui permet de se débarrasser de la contradiction entre la haine et l'amour, noués à une même représentation, le père. En ce qui me concerne c'est la représentation anodine « mon ventre » qui se trouve le support d'un affect pour l'instant inconnu, qui ne sait se nommer autrement que « douleur ». La représentation et l'affect qui la met en valeur sont toutes deux détachées de leur nouage premier, pour former cet appareil qui bloque le fonctionnement nodal du nœud.

Le second dessin (la seconde lettre) écrit l'inscription de cet état dans le rêve. *Madouleurauventre* subsiste en jaune, mais trois torsions en donnent une expression sous forme de représentations de choses. La douleur, qui s'exprimait dans la parole *Madouleur* prend une forme imagée et elle n'est plus isolée, elle a une cause : un coup de poing (zone verte). De plus, elle prend une forme inversée : ce n'est pas moi qui souffre, c'est l'ours en peluche (zone rouge). Une coupure apparaît dans cette négation, qui, séparant la zone rouge de la zone verte, met en relation un bras dont je ne vois pas le propriétaire, et un ours.

Le retournement du rond rouge ajoute le signifié « à l'ours » au retournement du rond bleu, qui n'exprimait que la douleur et sa localisation sur mon corps. Entourant les signifiés «*uncoupdepoing*»-«*àl'ours*», représentations de choses, cette sonorité «*alours*» s'inscrit comme signifiant en rouge, en attente de l'interprétation qui est déjà là, puisqu'elle a servi à la formation du rêve : c'est le rond vert «*Alours*» qui n'a pas bougé dans l'opération, mais qui, en tant que troisième côté, contribue à ouvrir la surface colorisée en rouge et vert. Il y a potentiellement deux façons d'entendre la sonorité «*alours*» : «*à l'ours*», l'arc de cercle rouge, permettant la formation





La portée du dessus inscrit « une face », celle qui m'est propre, la métaphorisation de ma douleur par des images –ou l'inverse : la métaphorisation par cette douleur d'inscriptions anciennes oubliées. En effet, par le renversement  $\rho$  on reste sur la même face d'écriture. Par le retournement  $R_s$ , on change de face, et si nous avons colorié les ronds, nous verrions que la suite d'opérations  $(R_s \rightarrow r)$  ne donne pas la même écriture que l'opération  $R_o$  inscrite dans la diagonale. Mais le coloriage n'est qu'un apport extrinsèque que j'ai conservé dans la portée du milieu pour sa valeur pédagogique. En fait c'est ainsi : sans coloriage, l'écriture de  $(R_s \rightarrow r)$  n'est pas *réellement* égale à celle de  $R_o$ , mais elle y est identique *symboliquement*. La portée du dessous inscrit « l'Autre face », c'est-à-dire une métaphore du sujet de l'énonciation de la douleur telle que je l'ai entendue il y a peu de temps. Par le retournement  $R_o$ , on est passé sur l'Autre face du nœud : et pourtant l'écriture du dessus est la même que celle du dessous. Il y a donc bien deux sujets de l'énonciation, ce qui justifie les deux portées jusqu'à ce que la condensation métaphorique trouve une voie de sortie dans la parole métonymique qui s'en suit sur la portée du milieu. Ces deux portées supplémentaires ne font que rendre plus lisible ce qu'il suffirait d'écrire sur la seule portée centrale, dans laquelle la complexité du nouage rend déjà compte de cette double inscription. Il y a deux sujets, mais c'est le même, ce dont rend compte cette écriture : il y a trois portées, mais c'est la même que celle du milieu.

Nous avons développé une écriture qui rend compte de la logique de l'identification de l'analyste à l'analysant, opération incontournable puisque l'analyste, écoutant, inscrit ce qu'il entend parmi le stock des signifiants inscrits déjà en lui sous forme de lettres, et cette inscription contribue à la modification de leur organisation globale. Ainsi, la « une face », la portée du dessus, inscrit cette douleur en rapport immédiat avec les douleurs au ventre que j'éprouvais de façon récurrente dans mon enfance, comme on va le voir dans le chapitre suivant. Il serait plus juste de dire : l'inscription de ces douleurs oubliées a été réactivée par la douleur de mon analysant.

### ***Deux rêves explicatifs***

J'ai dit que je n'avais pas encore trouvé la signification de la douleur. Deux rêves successifs, dans les jours qui vont suivre, vont m'en donner les éléments.

#### 1<sup>er</sup> rêve

*Je fais un stage ou une visite à l'étranger, dans une contrée très belle, une vallée environnée de collines assez adruptes, mais verdoyantes. Je fais partie d'un groupe. Je monte sur le pylône d'une sorte d'éolienne qui me fait penser à la tour du musée en l'île du lac de Vassivière, qui est aussi un lac de barrage. C'est un escalier en métal très sonore. Là-haut, il n'y a qu'un faible garde-fou, il est prudent de se tenir éloigné du bord. Je me dépêche de redescendre. Avec une fraction de ce groupe je gravis l'une des collines après avoir visité le fond de la vallée. D'en haut le paysage est magnifique. Soudain j'entends un bruit sourd, suivi de tremblements du sol. Ça dure très peu, mais je sais très vite ce dont il s'agit. Une fraction de colline vient de s'effondrer dans un lac de barrage, ce qui a provoqué une vague énorme, qui a franchi le barrage, et a submergé la vallée. Je redescends explorer les dégâts. Dans une sorte de cave ou de mine creusée dans le calcaire blanc, il y a eu une vingtaine de morts, des collègues de notre groupe qui en étaient encore à visiter ça.*

*Je m'en vais en remontant une route qui va franchir un col, à l'opposé de là où j'ai assisté à la catastrophe, mais là d'où est partie la vague. J'assiste à une curieuse conversation entre des gens à propos d'un matelas... je pense à ma mère qui retournait régulièrement son matelas. Les rues du village que je traverse sont des chemins en béton extrêmement pentu. Je me dis que je ne peux pas emprunter ces chemins, que seuls les gens du village, parce qu'ils sont habitués, sont susceptible d'y passer.*

Pourquoi est-ce que ça a un rapport avec ce M. Alours ?

J'ai vu il y a quelques mois le film « La folie des hommes » qui raconte l'histoire vraie d'une catastrophe en Italie, semblable à celle que raconte mon rêve. Mais pourquoi en rêver à présent plutôt qu'il y a deux mois quand j'ai vu le film ? Parce que le réel déclencheur du rêve, c'est la douleur de mon analysant.

Il y a eu une période dans le courant de mon analyse, où j'ai eu peur de Raz-de-marée. Il y avait eu un raz-de-marée à Antibes, ville où habites mon frère et ça m'avait fortement impressionné, au point que par la suite, chaque fois que je me retrouvais sur une plage, je regardais en arrière pour repérer les endroits élevés, ou les endroits par où fuir si un tel phénomène se reproduisait. Je l'ai analysé assez vite : j'ai peur de l'envahissement de la mer, ma mère nommément. D'abord, j'ai pensé au fait qu'elle s'occupait trop de moi, qu'elle s'occupait de mon confort et de ma personne comme si j'avais encore 5 ans, comme le disait parfois mon père. Puis beaucoup plus tard, il m'est venu que cette pensée pouvait avoir inversé les données : c'est mon propre amour pour ma mère qui est envahissant. J'aurais souhaité être envahit par elle et c'est ce que je craignais à la place, en prenant pour argent comptant les petites attentions qu'elle m'accordait alors que j'étais devenu adulte. Ces petites attentions étaient insultantes au rapport du désir catastrophique qui avait été le mien.

La montée de la tour qui me rappelle le lac de Vassivière vient faire phare (cette tour ressemblait à un phare de mer) pour éclairer la suite. Il s'agit bien là, d'un lac de barrage, et en même temps de la mer. Donc de ma mère. Il y avait eu 2000 morts en Italie, je divise le chiffre par cent dans mon rêve : ma crainte est quand même devenue cent fois moins forte, à l'image de mon désir.

Mais j'avais été submergé par la douleur de ce M. Alours. Comme chaque fois que je me sens impuissant, je me retrouve confronté à l'impuissance structurale que nous avons tous face à la mère.

La question reste à présent : puisqu'il y a eu identification au niveau de la douleur, est-ce que cela m'informe sur ce qui cause la douleur chez cet homme ? Est-ce bien cela, l'objet cause du désir, qui s'imaginarise comme mère ici et là ?

Un jour qu'il gémissait, plié en deux dans la salle d'attente, quelques quatre heures avant notre RV (il était venu demander des médicaments afin d'être soulagé, et on les lui avait refusé, on lui avait même dit de rentrer chez lui), je lui avais offert de le recevoir. Je l'avais écouté pendant une heure, en ne cessant de le convoquer à parler, ce qui n'était pas facile, submergé qu'il était par sa douleur. Il gémissait, criait, produisait des mouvements incoercibles de tension et de brusque détente de ses jambes, se tordant sur le divan. Néanmoins, il avait fini par me dire un certain nombre de choses fondamentales.

Voici d'abord un bref résumé de ce qu'il m'avait dit dans les séances précédentes. Il était avec une jeune femme qui lui demandait des choses bizarres, comme de l'attacher pour faire l'amour... puis une copine de cette femme lui a fourni un travail dans un minitel rose. Il devait faire croire qu'il y avait un personnage réel derrière le minitel et il ne faisait qu'inventer des scénarios pour répondre à la demande de ses interlocuteurs...souvent des scénars bizarres, avec de la violence... Bref, il a fini par quitter cette femme et ce boulot, et depuis trois ans il n'a ni boulot, ni relation avec quiconque, et il est retourné vivre chez sa mère.

Or pendant sa crise dans mon bureau, il m'a raconté ceci : il profitait des absences de sa mère pour mettre les sous vêtements de cette dernière, et se masturber dans cette tenue, avec le fantasme suivant : il est l'objet d'un homme violent, qui jouit de lui comme d'une femme. Mais au moment de la jouissance, cet homme devient une femme. Cette sexualité le dégoûte. Il se voudrait normal, il a de l'intérêt pour les femmes, et consciemment, aucun désir pour un homme. Il voudrait se marier, avoir des enfants... bref, il se dégoûte de ne pouvoir se comporter autrement, et du coup il est pris de nausées incoercibles, qui l'amènent à vomir tout ce qu'il ingurgite, qui n'est plus que de l'eau quand il est dans ces états là, car alors, il ne peut absorber que de l'eau.

« L'identification, nous dit Freud, est la forme la plus originaire du nouage affectif (*Gefühlsbindung*) à un objet <sup>1</sup> » ; elle fait appel à la phase orale du

---

<sup>1</sup> Freud 1921 : « Psychologie des masses et analyse du moi » GW XIII, p. 118, Petite bibliothèque Payot (« Essais de psychanalyse » 1989) p. 170

cannibale, lorsqu'il s'agissait de manger ses ennemis pour s'approprier leurs qualités. Il nous propose aussi ce scénario pour la genèse de l'homosexualité<sup>2</sup> : pour le jeune homme qui a vécu dans une grande proximité avec sa mère, se produit un retournement (*Wendung*), et voilà qu'il s'identifie à sa mère pour s'occuper à son tour d'un jeune homme de la même façon.

Il semblerait, si je m'en tiens à ses dires, qu'il soit dans une phase où se produit un retournement étant sur le point de se produire (coupure dans la bande de Möbius homogène, puis inversion du sens de la torsion), il s'y refuse. Son corps rejette tout ce qu'il absorbe, c'est-à-dire sa mère, en tant que tout ce qui rentre serait ce qui l'identifie à elle, lui qui se met *dans* ses sous-vêtements. De l'identification à une femme, il en sort, dans son fantasme, aussitôt qu'il a atteint la satisfaction. On pourrait en parler aussi en termes de Gödel et de Moebius : dans le fantasme qu'il décrit, il est à la fois homme et femme. Il se retrouve donc dans une identification inconsistante au sens de Gödel. Face à lui-même, il en vient à perdre la face ; étant à la fois sur une face et sur l'autre, il est sur le bord, qu'il vit comme l'acoupure, et donc comme trace de coupure sur son corps : douleur.

Tout cela, c'est de l'interprétation que je ne considère pas comme légitime. Même si je reste au plus près de son dire, c'est néanmoins ce que j'ai cru entendre, rapporté au scénario de Freud, qu'il y a intérêt à remettre aussi en question.

Par contre, s'il est sur le bord, en tant que c'est ce qu'il manifeste par cris et gémissements, ce bord étant la limite du langage, j'y suis aussi.

Par contre, sur l'envahissement liquide de mon rêve, qui vient là parce que je me suis senti submergé par une identification, là-dessus, je peux en dire quelque chose. J'avais des crises de mal au ventre quand l'étais petit. Certains matins, juste avant d'aller à l'école. J'en faisais part à ma mère, et il ne fallait insister beaucoup pour qu'elle me garde à la maison. Je constatais avec surprise, une heure après le début virtuel de l'école, que mon mal au ventre avait cessé. Bien entendu, je n'en soufflais mot à quiconque. Ma mère m'avait fait consulter plusieurs toubibs, avec des traitements divers, sans résultat notable. Je m'en étais ouvert à ma tante Sylvie, la sœur de mon père, qui, bien qu'habitait fort loin, me témoignait toujours une grande affection que je lui rendais bien. Car ma douleur était bien réelle, et j'aurais bien aimé m'en débarrasser, malgré les bénéfices secondaires que j'en obtenais : éviter une école dans laquelle j'étais toujours mal à l'aise, et rester un peu plus auprès d'une mère que je trouvais fort distante, et qui, là, consentait à s'occuper de moi. Donc, ma tante Sylvie m'avait fourni un remède dont elle disait qu'il avait été souverain pour son cas, car elle avait souffert des mêmes maux. Ça s'appelait le Bromocarbène. C'était de grosses pastilles noires, à croquer en cas de douleur ; je m'étais mis à en prendre après chaque repas, car j'avais souvent mal à ces moments là. Ce n'était pas

---

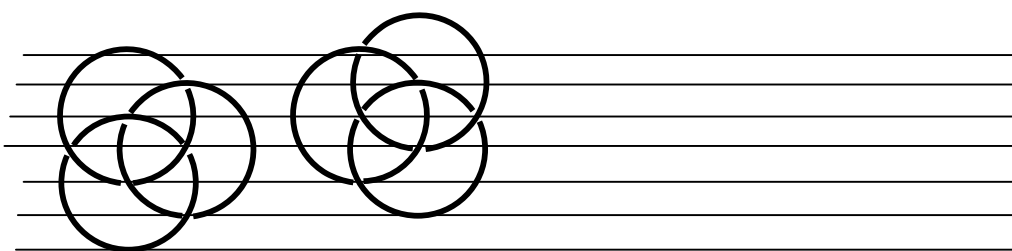
<sup>2</sup> id. p. 119



seulement l'école qui m'angoissait, mais aussi les repas, véritables pensums au cours desquels il fallait ingurgiter de tout, non par plaisir, mais parce qu'il le fallait. Et comme je n'aimais pas la viande, et qu'il « fallait » en manger pour grandir, je restais souvent devant mon assiette jusqu'à deux heures de l'après-midi, afin de satisfaire aux exigences des idées diététiques familiales.

Eh bien malgré cela, j'avais envie de me débarrasser de ce mal au ventre récurrent qui me pourrissait la vie. J'ai ingurgité l'amour de ma tante Sylvie avec le Bromocarbone et très vite, les maux de ventre sont devenu un souvenir auquel je ne pensais plus. Aucun doute qu'il s'agissait d'un substitut maternel lointain. J'étais à la fois dessus et dessous, c'est-à-dire à la fois trop près et trop loin de ma mère. En avalant quelque chose sous forme métaphorique, j'avais remplacé cette 3<sup>ème</sup> dimension par sa représentation sous la forme du dedans-dehors, exactement comme dans le *fort-da*.

Je peux donc dire : mes maux de ventre, manifestations d'angoisse, me permettaient d'obtenir un refuge maternel contre les angoisses de la vie sociale. C'est exactement ce qui arrive à mon analysant, dira-t-on... avec une petite différence, c'est que le dégoût le fait vomir, alors que j'ai un jour fait un choix symbolisé par le fait de manger quelque chose (coupure, passage de l'homogène à l'hétérogène, c'est-à-dire passage à une représentation « dedans »). Cette représentation s'est inscrite de manière inconsciente comme une zone rouge. C'est cette zone qui se trouve de nouveau sollicitée par une identification inconsciente au symptôme de mon analysant. Lui, il dit explicitement qu'il rejette, au sens d'un recraché, et même d'un vomir, l'identification qui se produit malgré lui avec sa mère. Mais encore une fois, dans ces formulations, je substitue ma parole à la sienne :



madouleur au ventre (de jeunesse : l'Autre)

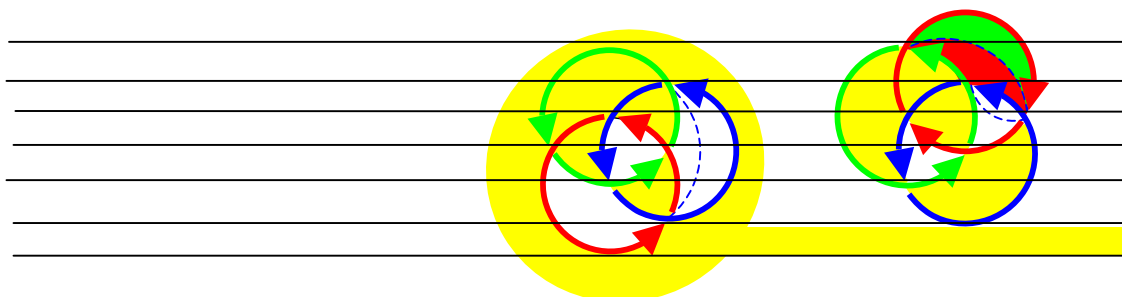
→ r ↗

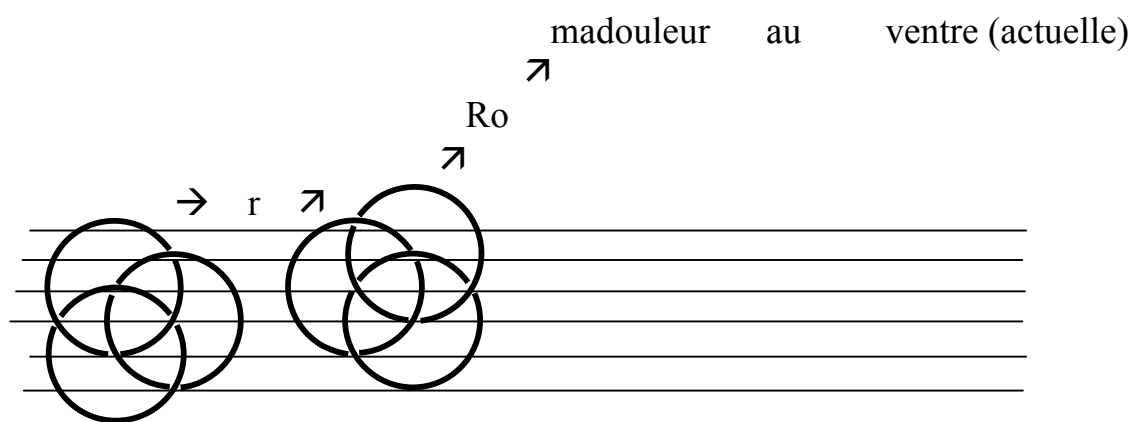
↘

ρ

↘

→ r ↗





sadouleur au ventre (à l'autre)

Si le premier rêve (l'ours) m'a permis de mettre un nom sur ma douleur – la douleur d'un autre – le second m'indique le rapport de cette douleur à l'Autre. L'autre était pour moi, autrefois, ma mère, dont je désirais ardemment un peu d'attention. L'Autre interne, qui l'a pris en charge, est devenu crainte au lieu de désir (inversion de la gyrie sur la portée centrale :  $+g \rightarrow -g$ ), mer au lieu de mère, le mouvement restant le même : submersion. Mon 2<sup>ème</sup> rêve est aussi une écriture de la pulsion, celle qui voudrait passer au-dessus des barrages de la loi, ce qui provoquerait des catastrophes, Œdipe en sait quelque chose. Ce rêve produit aussi une coupure avec une inversion du sens de la torsion. Cette fois, ce n'est plus du « madouleur au ventre » qu'il est question mais du « j'esuis submergé » ou « jecraint d'être noyé dans ma pulsion », mais finalement pour être clair : « la peur du désir de ma mère ».

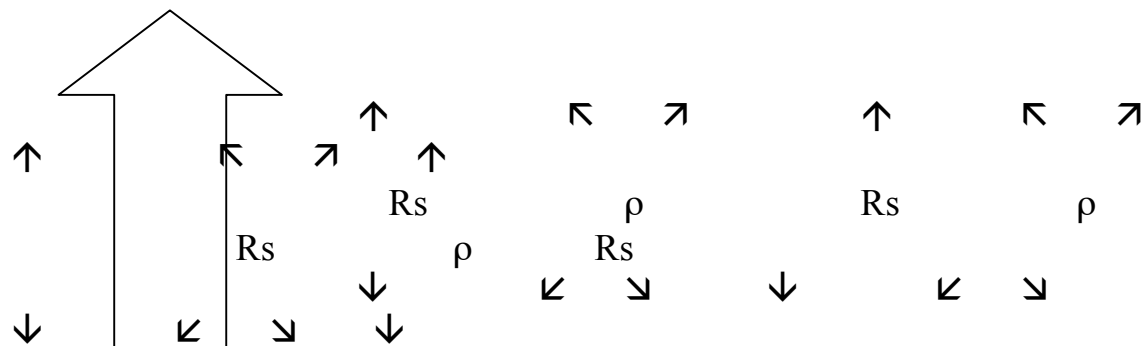
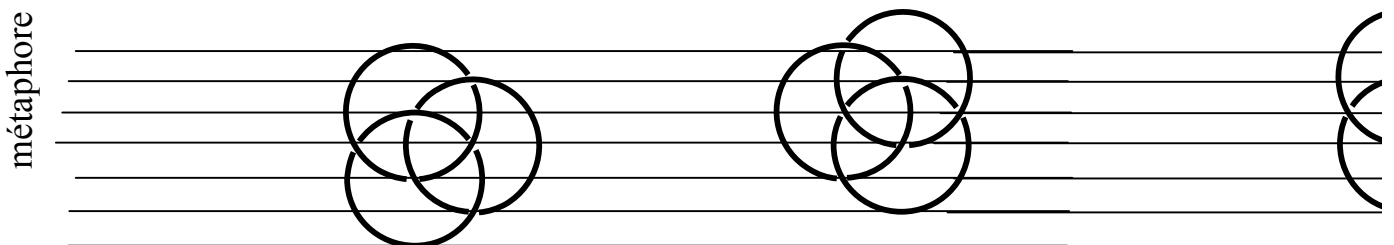
Je pourrais écrire les mêmes lettres que plus haut : le passage d'une bande homo à une bande hétéro. Ma peur du raz-de-marée était aussi un symptôme, s'écrivant d'une bande de Möbius homogène. Le rêve produit une inversion : non, je ne suis pas submergé, j'étais judicieusement monté sur la colline à côté. Monter sur un phare, c'est déjà l'expression phallique de la montée d'un désir ; mais j'ai pu repérer à quel point ce désir était dangereux, ce pourquoi je ne renonce pas à monter, mais sur une colline à côté : autrement dit, sur une autre femme.

Savoir faire avec son symptôme, c'est ça : faire un pas de côté si nécessaire. Je cesse d'être passif, je suis devenu actif, je suis monté sur la colline d'à côté, même si je ne savais pas ce qui allait se passer. Je ne le savais pas dans la

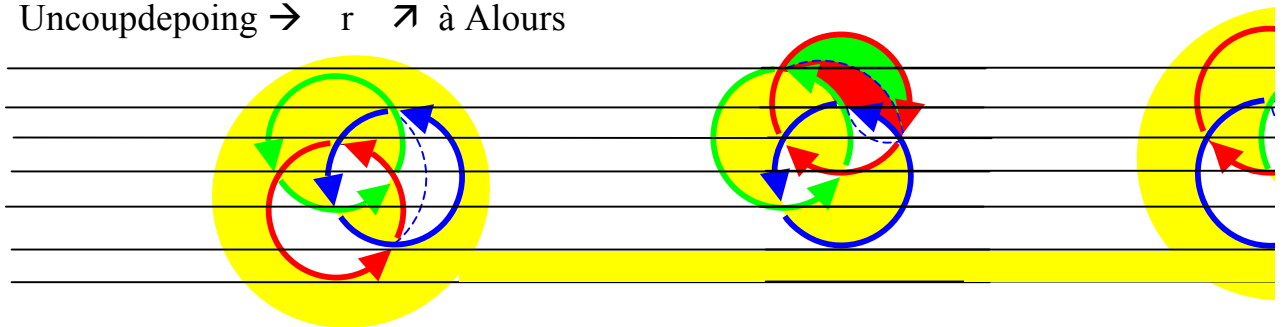
conscience qui était celle du rêve à ce moment-là. Mais je sais bien, à l'analyse, de quelles inscriptions présentes dans l'inconscient se nourrissait ce rêve. Le rêve produit une coupure : la montée du phare vient signaler par avance qu'il va être question de la mer, même si mes souvenirs récents parlent d'un lac de barrage. Judicieusement, il s'agit d'un phare placé sur une île d'un lac de barrage, permettant la condensation entre les données récentes du film et les données anciennes de mon histoire. Les représentations de choses « glissement de terrain », puis « raz-de-marée » conduisent à la représentations de mots « mer », dont l'homophonie, comme pour « à l'ours », vient nommer le destinataire de la lettre volée : ma mère.

Sous « madouleurauventre », il y avait Alours, et sous Alours, il y a ma mère. Il n'est plus temps de dire que ce n'est pas elle<sup>3</sup>.

→ r Uncoupepoing → r ↗ à l'ours → r →  
 montée au phare → r ↗ raz-de-marée



→ r madouleur → r ↗ auventre → r →  
 Uncoupepoing → r ↗ à Alours



<sup>3</sup> Freud 1925 : « la dénégation » (« Die Verneinung ») GW XIV, p. 11. PUF „Résultats, idées, problèmes“, p. 135



*ne va pas qui déforme la structure de l'avion. la tôle se déchire ne face de moi, ou sur le côté après avoir commencé par se déformer. L'avion va-t-il tenir? En fait l'atterrissage se passe, l'avion roule jusqu'à son quai. Pendant tout ce temps je me demande s'il va tenir, quoique nous sommes au sol et rien de grave ne peut se passer. Mais quand même.*

*Je suis à l'étranger, à faire un stage ou quelque chose comme ça. Je veux cacher un CD de données dans un mur. Le mur est muni d'une sorte de niche, le long d'une allée en pente du jardin, est couvert de petites niches très clean, genre, Legrand, interrupteur, ou place pour un interrupteur. Néanmoins ça fait penser à la chapelle latérale d'une église, couverte d'ex-voto. Mais passe une très jolie jeune fille, blonde avec de longs cheveux lisses. Elle risque de me voir. Donc je le cache pas là ; je décide de l'enterrer un peu plus loin. Je commence à piocher dans un petit jardin, lorsque je suis jeté à terre par une vibration intense, qui pourrait faire penser à un tremblement de terre. Mais c'est un camion qui est rentré dans la petite falaise qui borde le jardin, et qui fait penser au jardin de mon frère Daniel, à Antibes. Le chauffeur descend en se tenant la tête. Ca n'a pas l'air trop grave, mais quand même. A ce moment là je me rends compte que moi-même, je suis blessé, j'ai une énorme blessure à la cheville, très profonde. La peau est entamée sur toute l'épaisseur du derme, et s'est retroussée à l'extérieur, un peu comme une chaussette. Il faut absolument que j'aille à l'hôpital pour me faire recoudre. J'ai très mal et je pense que ça va me faire encore plus mal quand on va me recoudre, à moins qu'on anesthésie localement.*

Ca condense mon accident au tennis en Creuse, où je me suis pété le tendon d'Achille, et l'accident raconté par une autre de mes analysantes en Italie, qu'on avait recousue "à vif" (sans anesthésie) d'une plaie à la tête, pour la punir de son imprudence. Sur cette dernière, je reviendrai peut-être un jour.

Ma blessure à la cheville est assez explicite : c'est l'ouverture d'un vagin, la partie retroussée de la peau évoquant très évidemment les lèvres de la vulve. L'évocation de la douleur renvoie à celle de Jacques Alours dont j'avais parlé la veille avec une collègue ; j'avais dit qu'il s'agissait sans doute de castration. Pourquoi ça se condense aussi avec Daniel? Parce que mon tendon d'Achille a cédé lors d'une partie de tennis avec mon copain Daniel. A la fin de mon rêve, un type me soutient pour marcher, comme Daniel l'avait fait pour m'emmener à l'hosto.

La douleur de mon réveil, après l'opération où l'on m'avait recousu le tendon d'Achille, s'est inscrite dans mon souvenir, « à vif », comme la pire de toutes celles que j'ai eu à supporter. Non seulement le rêve opère une coupure, mais ici, il en propose une image. Et cette dernière, par ses caractéristiques renvoyant à l'organe féminin, indique la liaison de la douleur avec la castration.

D'autant que c'est un jeu de mot qu'il m'est arrivé de commettre, en parlant, sans filet, d'une partie de pénis.

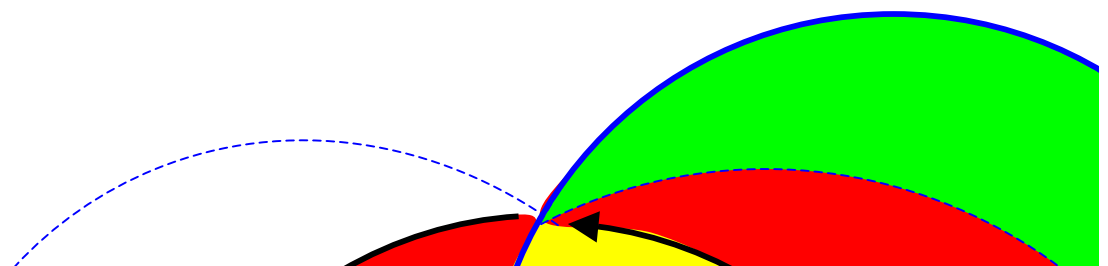
Je retrouve ma douleur du premier rêve sur une autre localisation corporelle, et sous une forme qui me permet de comprendre sa place dans la structure.

Je cherche à cacher quelque chose. C'est donc quelque chose de précieux, et comme il s'agit d'un CD de données, il ne faut pas aller très loin pour lire le souci de dissimuler un texte. La première partie du rêve, qui a l'air de n'avoir rien à voir, dans l'avion, indique par contiguïté ce dont il s'agit. Aux toilettes, c'est le sexe et les fonctions excrémentielles qu'on va dissimuler. L'avion est par ailleurs suffisamment phallique dans sa forme sans qu'il soit nécessaire de se voiler la face plus longtemps : ce déchirement de la tôle, c'est la castration. Elle risque de provoquer une catastrophe, non plus hydraulique, mais aérienne ; finalement il n'en est rien. J'ai quand même appris dans mes années d'analyse, que cette angoisse-là ne puisait ses ressources que dans l'imaginaire.

Dans ces données, inscrites sur le CD de mon inconscient, il y a donc ma propre angoisse de castration, qui ne trouve pas d'autre expression que la plus grande douleur physique que j'ai jamais pu éprouver. Y sont gravées également les lettres de mon ami Daniel, qui m'a pas mal castré en tant que partageant la même femme que moi pendant trois ans, et mon frère Daniel, qui a eu l'impudence de partager la même mère que moi pendant quelques 50 ans. Toujours sur ce CD, je peux y lire aussi les dernières nouvelles, comme dans le journal, celles issues de ma relation avec Jacques Alours. Avec le jardin d'Antibes, le jardin de mon frère, c'est le raz-de-marée qui est encore un fois évoqué, de la même façon exactement que dans le rêve précédent : une vibration au sol, un bruit, l'idée d'un tremblement de terre.

Notons au passage le retournement du tore au moment du passage d'une partie du rêve à l'autre : dans la 1<sup>ère</sup> partie je suis *dans* le phallus, dans l'avion, et c'est un objet métaphorique, dans la seconde, je suis dehors, et c'est un objet métonymique. Ce retournement s'évoque plus loin dans le retournement de la peau. Une figuration de ce retournement, c'est justement celle qu'écrit le retournement  $r$ , par lequel ce qui était dedans passe dehors tandis que ce qui était dehors, passe dedans. Ce changement d'une partie du rêve à l'autre, indique la tenue d'un discours inconscient qui effectue le retournement  $r$  sur les retournés objectifs d'une part ( $R_0$ ) et les renversés ( $\rho$ ) d'autre part.

Le tremblement de terre, la catastrophe, c'est donc la castration, dans sa liaison à l'Œdipe. Dans le récit de Sophocle (ci-dessous, le grand nœud) s'inscrit le même retournement du tore : dans une parole tenue *après*, est inscrite une parole tenue *avant*, celle de l'oracle (ci-dessous, le petit nœud au centre). Et les deux sont identiques.



Enfin, ce dont il s'agit, c'est d'une écriture de la structure, décrivant son propre fonctionnement de dialectique entre un dire qui, s'inscrivant comme réel (celui de l'oracle), fait advenir, faute de parole, cette écriture comme telle (son accomplissement dans le récit de Sophocle). On y distinguera trois zones :

- tu tueras ton père (une des trois zones rouges et vertes)
- tu coucheras avec ta mère (une des trois zones rouges et vertes)
- « et ceci est écrit ». (une des trois zones rouges et vertes)

- la 4<sup>ème</sup> zone restant « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » : l'objet *a* (zone jaune en bas), ou la fonction comme telle, qu'on lira de préférence dans les 4 zones de trous, car faute de support, il ne peut rien s'y écrire. Une nuance supplémentaire se lira encore entre les zones de trous repérées par le passage de la coupure, où la fonction fonctionne (*ni* sur un bord, *ni* sur l'autre), et celle laissée en dehors du passage de la coupure (en jaune, en haut), où elle est bloquée en objet (*et* sur un bord *et* sur l'autre, puisqu'il n'y a qu'une face).

Cette parole oraculaire fonctionnant comme un écrit, comme un objet immuable se confondant avec la réalité à venir, elle se présente comme une troisième dimension (la parole) qui a pris de la surface (l'écrit) en se combinant à une autre dimension. Cette autre dimension, c'est celle de la croyance, l'entendu (« y ») qui confère au dire (« x ») cette dimension incestueuse de vérité copulant avec le Réel (  $S = x. y$ , surface inorientable). Comme nous l'avons vu plus haut, il s'agit de la bande de Möbius homogène, coupure qui, de n'être qu'un bord, sans confrontation aux deux faces d'une surface, devient une surface. La douleur, imaginable comme rupture du tendon d'Achille, ou comme castration, n'est rien d'autre que la perte de la troisième dimension, « z », dimension phallique de la parole telle qui, portant doute sur la croyance en l'oracle, vient perforer la surface de l'écrit.

C'est là où on pourra toujours dire qu'on peut faire dire ce qu'on veut à la topologie. Il y a huit zones, on va donc s'arranger pour leur trouver un nom et une fonction. Car la structure topologique de l'écriture du nœud est là, irréfutable. Ce qu'on en déduit pour la psychanalyse, je le pose là, comme discutable.

Néanmoins, je pense qu'on tirerait profit à lire cette structure comme Lacan nous y invite, comme l'appareil psychique, articulant dans le langage l'Œdipe (tu tueras + tu coucheras) et la castration (et ceci est écrit). La circularité de cette écriture indique qu'on retrouve à la fin de l'histoire ce qu'il y avait au début, plus ces deux zones qui ne cessent pas de ne pas s'écrire : le plus-de-jouir. La castration se lit comme corollaire de l'écriture –c'est-à-dire de cette inscription que nous appelons mémoire - : c'est la perte de la 3<sup>ème</sup> dimension, et l'avènement, à la place, de la représentation, nécessitant une 4<sup>ème</sup> dimension : sur les deux dimensions de la feuille viennent se déposer les deux dimensions de l'écriture. Deux faces se trouvent ainsi séparées en même temps que réunies.

Lacan plaçait ce 4<sup>ème</sup> terme dans un 4<sup>ème</sup> rond. J'ai démontré en quoi ce dernier n'était pas nécessaire, la 4<sup>ème</sup> dimension étant partie intégrante de la structure de l'écriture dynamique du nœud.

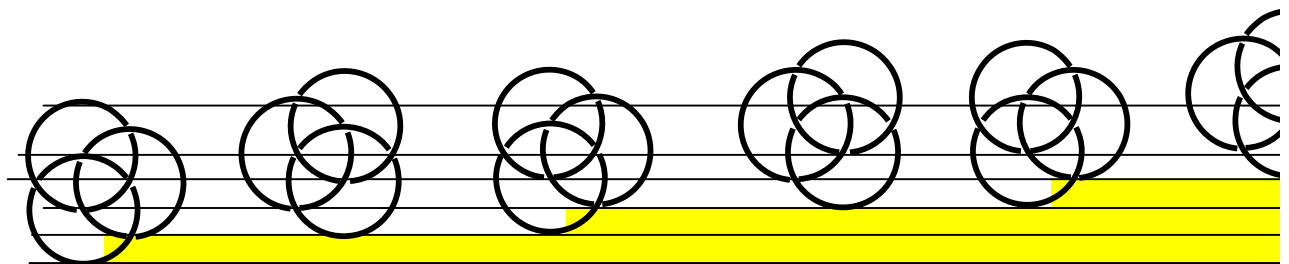
Ce qui se retrouve à la fin du récit de cette courte analyse, c'est la castration. Elle était déjà là au début : le premier rêve ne met-il pas en scène, sur fond de douleur, un membre séparé du corps ? Ce dernier n'a-t-il pas l'air de sortir du cadre à deux dimensions de la scène, comme 3<sup>ème</sup> dimension s'érigant



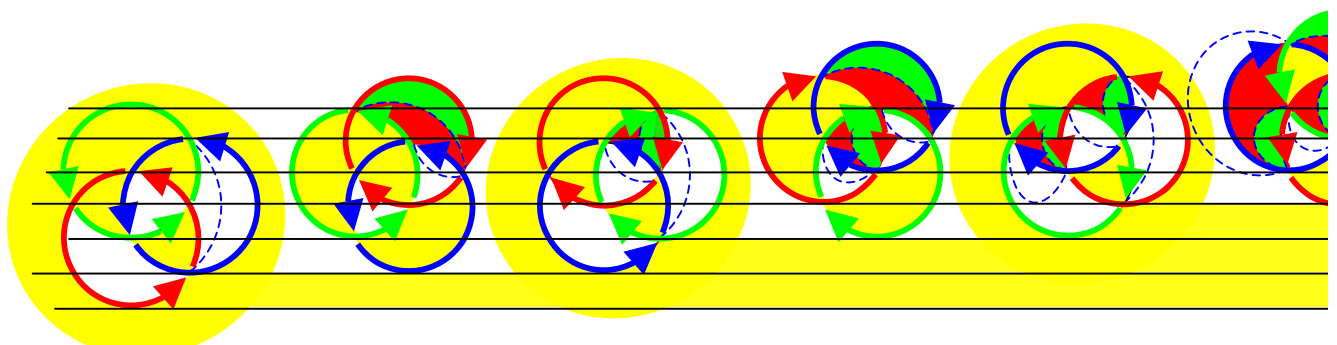
depuis le ventre de l'ours jusque vers une coupure qui coïncide avec les limites de la représentation ? Ainsi s'écrit-elle sous forme de phare, de colline et de montée dans le 2<sup>ème</sup> rêve, de trou dans la falaise et dans le mollet dans le troisième rêve. C'est donc aussi de la représentation comme telle dont il est question : elle suppose de faire le deuil de la 3<sup>ème</sup> dimension. Impossible de la trouver sur ces curieux ex-voto en forme d'interrupteurs lisses, ni en creux, ni en relief : là-dessus, ni inscription, ni faille où insérer le CD de données. Que ce soit de la mort ou de la castration, quoiqu'on en dise, il restera toujours quelque chose qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, faute de trouver surface d'inscription convenable... qui fera toujours le moteur de toutes les histoires.

La division du sujet s'inscrit ainsi dans la structure comme le pointillé bleu de la coupure dans la surface d'empan. De ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, se produit cette coupure « r » se refermant sur elle-même après avoir parcouru six zones sur huit. Dans chacune des six zones ainsi orientées, se reproduit l'inscription du résultat de la division qu'opère la parole, qu'elle soit consciente (dans les zones de trou, la parole effectivement énoncée) ou inconsciente (dans les zones de plein s'effectue la division du conscient (signifié) et de l'inconscient (signification)).

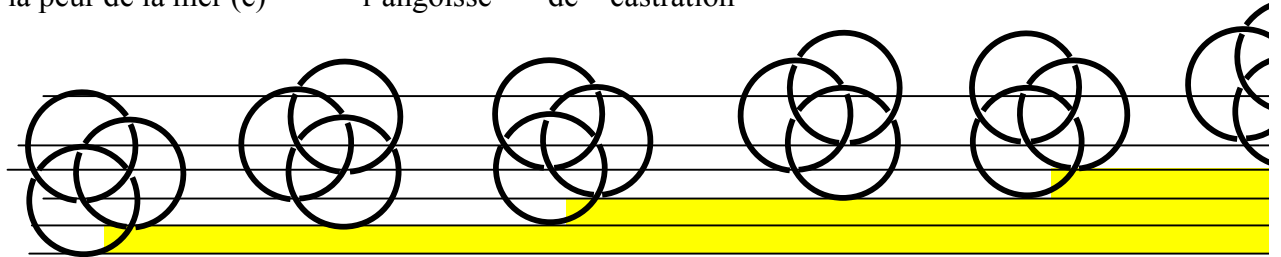
Dans mes précédents écrits, j'avais nommé « ρ » cette coupure dans la surface d'empan. Elle séparait ainsi, dans chaque zone, le retourné du renversé, c'est-à-dire les deux écritures semblables du nœud, moyennant un trait distinctif. Or, l'écriture développée sur trois portées, telle que je suis en train de l'expérimenter dans la confrontation à la clinique, m'amène à modifier les modes de lecture de cette écriture :



Uncoupedepoing dans l'avion ; trou dans le mollet	à l'ours	montée au phare	raz-de-marée déchirure
<i>chappelle)</i>	mon frère	Daniel	La mer (être dans la
	mon ami	Daniel	



madouleur      auventre      un coup de poing      à Alours      le désir de  
 la mer la peur de la mer (e)      l'angoisse      de castration



le  $\phi$       uncoupdepoing      à Alours      le désir de sa mere( ?) la peur de sa mer (e) ( ?) Etre  
 avoir le  $\phi$       la perte      de      la 3<sup>ème</sup> dimension  
 l'angoisse      de castration      La mère

Le dedoublement des portées du dessus et du dessous se lit d'une part entre l'Autre et l'autre, d'autre part entre les homophonies qui fonctionnent (vraisemblablement) aussi bien chez l'Autre que chez l'autre. Une lettre n'est jamais simple, elle se pose toujours comme combinatoire entre les avancées de la métonymie et les tiraillements de la métaphore. C'est pourquoi est requis à tout instant la complexité du nouage borroméen.

On peut ainsi écrire *dans* la structure – une parole articulant le minimum requis de deux signifiants - les six développements de la structure à la manière d'une fractale :

- dans la lettre de gauche, à partir de la lettre, l'orée de l'énonciation du conscient, s'écrivant des développements des six retournements d'un rond sur la portée centrale, toujours en retard d'un temps sur ...

- ...la lettre de droite, l'achèvement de l'énonciation sur une lettre de l'inconscient, toujours en avance d'un temps, prenant acte et inscription des modifications que cette énonciation vient de produire.

Mais ce discours se déroulant par le mouvement du passage de la gauche vers la droite (retournement r d'un rond), concerne :

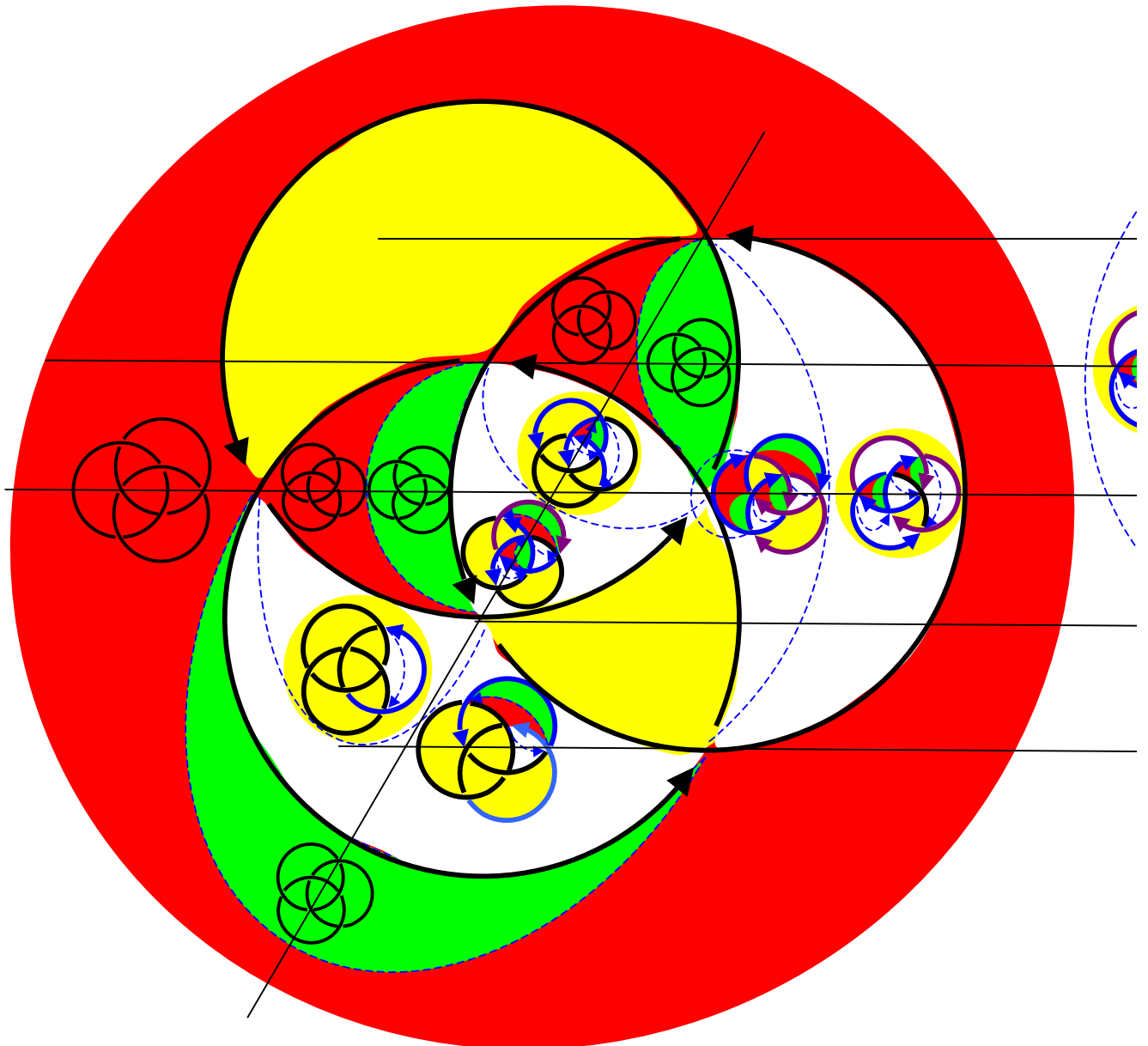
- ce qui est déjà inscrit en son sein (ce que je veux dire), trace des paroles antérieurement tenues, dites ou entendues :
  - préconscientes elles sont inscrites dans les trous dont le pointillé bleu, écrivant l'opération r, sépare les deux signifiants minimum nécessaire à la parole, et contribuant à la formation des signifiés inscrits dans les zones vertes
  - inconscientes, elles sont écrites dans les zones rouges.
- Ce qui s'écrit du fait de cette parole s'achevant, et qui comprend :

- ce qui a été entendu (dit par moi ou par un autre) de manière préconsciente, inscrit dans les trous, contribuant à la formation des signifié inscrits dans les zones vertes.

- Ce qui n'a pas voulu être entendu, les significations, qui s'inscrivent néanmoins de manière inconsciente dans les zones rouges ;

- Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire dans les zones jaunes.

L'écriture de ce mouvement en train de se faire correspond aux deux dernières de la portée (ci-dessous, les deux grands écritures du nœud, support des petites), que j'ai nommé « passe » plutôt que « discours universitaire », par choix de lecture du S2 en position d'agent (*cf.* ci-dessus les écritures des 4 discours) comme le savoir inconscient, et non le savoir conscient qui se développe habituellement à l'université. Ces deux dernières lettres donnent la structure de la portée : c'est aussi une écriture du nœud borroméen dans sa dynamique de retournement d'un rond représentant la parole en acte :



## Parole écriture

Les six lignes nécessaires à l'écriture de la portée sont donc à lire comme une représentation allongée des six croisements du nœud. Ici encore, on se rappellera que les couleurs ne sont là que pour leur intérêt pédagogique. La différence entre zones vertes et zones rouges se lit très bien sans couleur :

- **les zones vertes** sont des zones bordées de seulement deux croisements. Elles sont ainsi fort proches du signifiant, l'arc de nœud qui constitue l'un de ses bords. On peut, en fonction de la qualité de l'écoute, leur donner une surface aussi petite qu'on veut (aussi proche que possible de ce qui s'entend, qui s'inscrit sur l'arc de cercle à une seule dimension : proche de l'écoute analytique), ou aussi grande qu'on veut (le signifié, la surface verte, l'emporte sur le signifiant : proche de ce qu'on appelle interprétation dans le vie de tous les jours).

- **Les zones rouges** sont bordées de trois croisements. On ne peut pas réduire leur surface à zéro comme celle des zones vertes. Ça ne veut pas dire que la signification a plus de consistance ou de matérialité que le signifié : c'est justement de ce troisième signifiant que ce type de zone tire sa surface, c'est-à-dire d'un arc de cercle, c'est-à-dire encore, du signifiant qui manque à être prononcé, appelant à une nouvelle énonciation.

- **les zones jaunes** ne sont pas traversées par la coupure. Bien que circonscrite entre des signifiants (trois arcs de cercles), ceux-ci ne forment dans ces zones ni signifié, ni signification. Le signifié ne peut y être réduit à son expression de signifiant (ce qui correspondrait à la réduction à zéro de la surface d'une zone verte). Autrement dit, dans ces zones, ça ne cesse pas de ne pas s'écrire, et rien ne peut en être dit.

On peut donc parfaitement se passer de lire les surfaces comme couleur, en le lisant simplement comme dimensions, c'est-à-dire comme combinatoires de différences dans les écritures : c'est l'interprétation analytique. La théorie le reflète par l'écriture des

- **les « zones bleues »**, qui sont en fait blanches, puisqu'elles représentent des trous ; ce sont les trous de l'énonciation dans lesquels circule la coupure en pointillé bleu, s'élargissant à la dimension d'un triskel lorsqu'il y a énonciation effective, se réduisant à la dimension unique d'une ligne lorsqu'il s'agit de l'inscription littérale du signifiant, le travail souterrain de l'inconscient.

C'est ainsi que je comprends les propositions de Lacan dans « Lituraterre » : la lettre, le pointillé bleu, est littorale au sens où « un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers jusqu'à n'être pas réciproque. Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine ».

La lettre fait frontière entre les zones à deux croisements et les zones à trois croisements, puisqu'en effet elle est alors « commune mesure ». Comme je viens de l'écrire, cette frontière bleue peut se rapprocher de l'inscription signifiante jusqu'à s'y confondre, démontrant l'identité du signifié au signifiant, et le peu de substance des représentations préconscientes : « la frontière, certes, à séparer deux territoires, en symbolise qu'ils sont mêmes pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure. C'est le principe de *l'Umwelt*, qui fait reflet de *l'Innenwelt*. » J'ai montré plus haut comment les zones vertes et rouges ne cessaient d'échanger leur statut de dedans ou dehors, justement par rapport à cette frontière pointillée bleue.

Par contre, l'ensemble de ce domaine fluctuant du dedans au dehors entre ce qui se dit et ce qui s'écrit, fait tout entier littoral aux zones jaunes : là aucune « commune mesure », ces zones sont toujours exclues du passage de la coupure. Là s'observe le glissement que Lacan emprunte à Joyce : la letter... a litter. Une lettre, une ordure. L'objet *a* et la jouissance de l'Autre restent trou dans le savoir, au bord duquel fait lettre le domaine où valent les frontières.

Quelle que soit la nature de la zone, on constate que les signifiants (les arcs de cercle) ne sont jamais réductibles ni au signifié, ni à la signification. Ils dépassent toujours les zones de surface pour s'appuyer sur une autre zone de surface et une zone de trou. Autrement dit : un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Aucun n'a de valeur en soi ; chacun ne tire sa valeur que de son articulation aux autres, et de l'articulation comme telle, mouvement qui s'appuie sur ce qu'il y a d'inarticulable comme axe fixe.

Les zones de surface pourraient donc fort bien se passer de la couleur. Nous pouvons les jeter, litter, à la poubelle. Elles ne tirent leur qualité de surface que par la combinatoire de deux dimensions de l'espace nœud, deux dimensions qui ne s'expriment jamais autrement que comme arc de cercles, c'est-à-dire, signifiants. L'arc de cercle vient écrire l'aspect toujours rétrogrédient du signifiant : il va toujours chercher son partenaire signifiant d'articulation dans ce qui a été inscrit du passé, pour en revenir dans une progrédience par laquelle l'énonciation actuelle modifie les inscriptions de ce passé.

C'est pourquoi ce qui s'inscrit dans les zones de surface n'est pas autre chose que du signifiant en tant qu'il se fait lettre, (« la lettre, effet du signifiant », écrit Lacan dans la même texte), qui s'écrit de la même manière, sous la forme de l'articulation borroméenne... et dans chaque zone de cette écriture, on pourrait encore écrire une nouvelle confrontation borroméenne, sans qu'il y ait limite au processus. Ainsi se combine l'infini du dire avec la possible fin de la cure, lorsque le procédé a été repéré et que, comme à la fin du procès théorique que je suis en train de mener, je peux me permettre de jeter la surface à la poubelle avec l'analyste qui en était l'incarnation provisoire.

J'écris donc dans les zones de trou, parcourues par le pointillé bleu, l'opposition signifiante d'une énonciation (un dextrogyre face à son avatar lévogyre) après avoir pris l'« r » d'un retournement de rond, tandis que j'écris

dans les zones de plein ce qui s'écrit de cette énonciation d'une nouvelle opposition semblablement aérée du travail de l'inconscient qui s'y poursuit. Dans cette écriture circulaire, on voit par le jeu des croisements comment chaque zone reste en contact permanent avec toutes les autres.

En se repérant sur les deux axes métonymiques qui traversent la structure, on remarquera la richesse des combinatoires entre discours conscient et inconscient. Ça reste encore à explorer.

La structure topologique de ces écritures est là, avec sa logique. La correspondance avec les données de la clinique et les concepts de la psychanalyse ne se fait pas forcément dans une correspondance point par point. Je considère cette structure comme un catalyseur, un Autre auquel la confrontation de la clinique permet de faire surgir du nouveau : c'était le critère que Freud posait pour l'interprétation juste, car, comme il le faisait remarquer dans la « *Verneinung* », l'analyste peut toujours dire qu'il se situe dans la position du joueur qui propose « pile je gagne, face tu perds ». De même qu'on pourra toujours faire dire ce qu'on veut à la topologie. Mais la confrontation des trois (théorie analytique, clinique analytique, topologie), en vue de cet écrit, et des exposés qui en ont jalonné la réalisation, m'a amené à de considérables avancées dans ces trois domaines. Le but est donc atteint, et la validité de la logique topologique mise en œuvre n'a que peu d'importance, malgré le soin que j'ai pu apporter aux démonstrations avancées.

Ce qui est irréfutable, également, ce sont mes trois rêves : il est vrai que je les ai fait. D'accord, j'en ai choisis trois. Mais mon choix s'est fait sur le critère du lien associatif qui s'est fait malgré moi entre les trois ; et depuis, je n'ai pas eu d'autres rêves en lien avec cette problématique, je veux dire la problématique de mon transfert à Jacques Alours, car l'inceste et la castration tissent la toile de fond de tout rêve...un rêve pour dire le nom (Alours), mise en fonction du Nom-du-Père, un pour dire l'inceste, avec le raz-de-marée, un pour dire la castration, avec la blessure à la cheville. Les trois étant par ailleurs noués entre eux. Nous avons trois torsions, trois inversions de sens de la torsion, qui se combinent au sein d'un nœud borroméen, chacune se basant sur la duplication d'un signifié et d'une signification autour d'un signifiant commun :

- à l'ours, Alours (nomination, donc écriture et parole)
- mer, mère (inceste), redoublé de l'ambiguïté du génitif « de ».
- Daniel, Daniel. (castration)

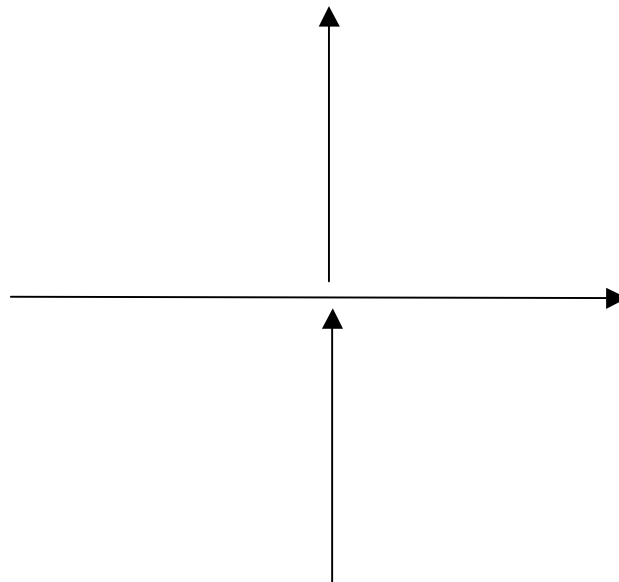
Trois bandes de Möbius partageant chacune une torsion avec chacune des trois autres, ça nous met à six le nombre des croisements du nœud borroméen, minimum requis par la structure. C'est aussi le passage du trèfle au borroméen dont j'ai donné les détails dans « [Une Ecriture du temps logique](#) ». Trois torsions par lesquelles se produisent des représentations saisissables (en

vert), insaisissables puis saisissables (en rouge), établissant enfin l'irréductibilité de l'insaisissable (en jaune).

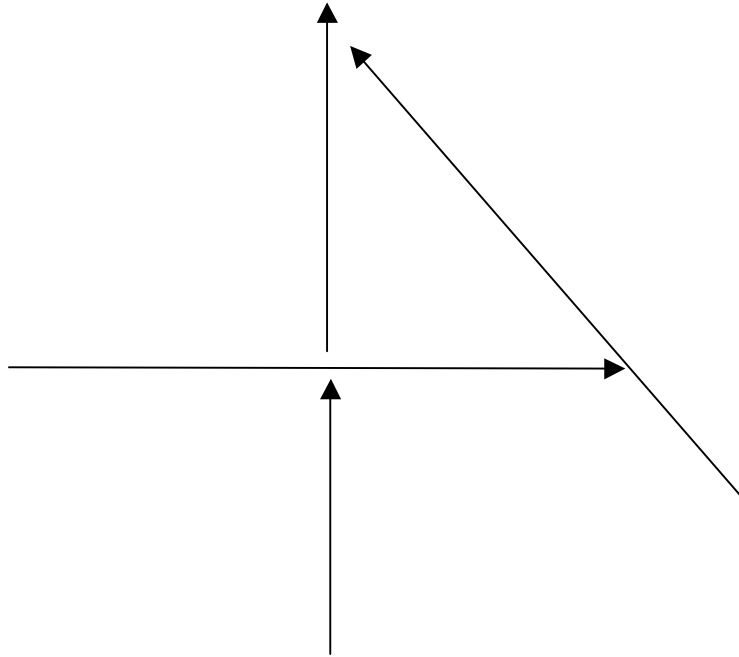
Nous pouvons y lire une autre démonstration du vide de la surface qu'elle soit de signifié ou de signification. L'avancée métonymique de la parole :

---

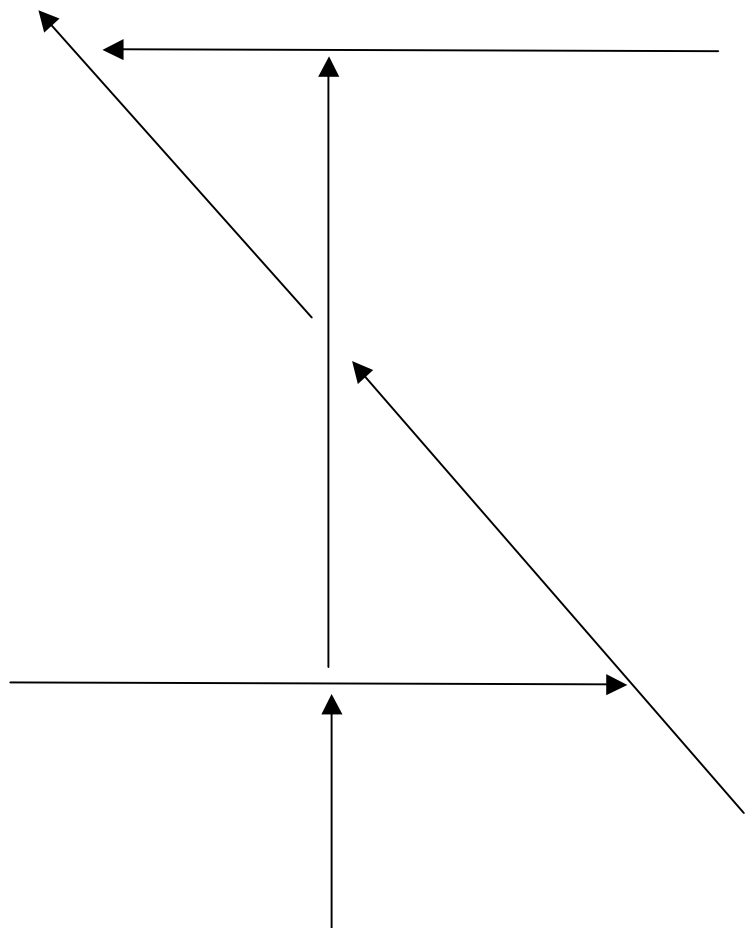
... ne peut faire autrement que de faire référence à du déjà écrit, métaphorique :



... qui, n'étant pas tout dit, forcément, renvoie à un dire à venir, lettre en instance, qui ferme le triskel :



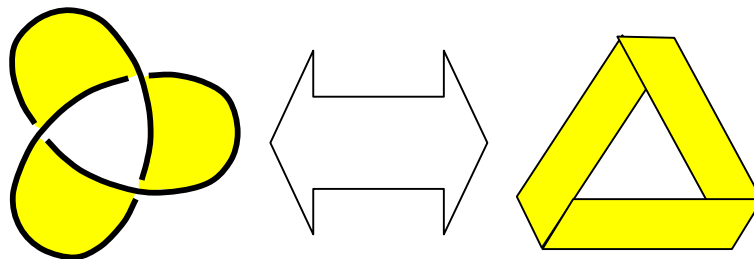
la combinatoire, ou le produit des deux premiers axes ne peut que produire de la surface, mais celle-ci n'est que l'effet de signifié (et de signification, que je ne distingue pas ici) qui en appelle à une parole toujours à dire, la troisième droite qui, en pente, témoigne du produit des deux précédentes en tenant compte du refoulement originaire :  $y = ax$ . Tout en fermant le triskel cette tierce parole ouvre sur un nouveau triskel qui fera l'autre face de cette première bande de Mœbius .





.... dont la fermeture par une tierce parole, lettre en instance, va ouvrir sur un nouveau triskel, jusqu'à ce que le nouage borroméen trouve son achèvement où la lettre fait littoral.

Par contre, si le premier triskel, au lieu de s'ouvrir sur un deuxième, se ferme sur lui-même, nous obtenons le trèfle, identique à la bande de Mœbius homogène, formation de l'inconscient ou psychose localisée :



D'où je peux réécrire : le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, ce qui le fait triple, comme la bande de Mœbius, à condition d'être hétérogène. C'est l'hétérogénéité du sujet, qui, dans la définition lacanienne, garantit la fonctionnalité du signifiant en ouvrant sur un autre triskel, ce qui revient à inverser le sens d'une torsion.

A part une petite notation sur la dialectique entre l'être et l'avoir du phallus (dans le trou de l'avion, dans le trou de la chapelle, puis, passage du trou à l'extérieur, dans la blessure au mollet) je n'ai encore pas fait de commentaire sur la première partie de ce rêve, c'est-à-dire sur cette caverne faisant penser à une chapelle couverte d'ex-voto. On pose des ex-voto pour remercier la divinité d'avoir exaucé un vœu. Ainsi, au frontispice de ce rêve s'inscrit la loi des rêves

découverte par Freud : ici va s'écrire l'accomplissement d'un désir. Aussitôt dit, aussitôt fait : je cherche la fente qui me permettra d'introduire mon CD, et je ne trouve que ces plaques plates, sans faille ni manette d'interrupteur. Autrement dit, je cherche à assouvir un désir sexuel, mais je ne trouve pas de représentation du sexe féminin. La jeune femme qui passe à cet instant vient le confirmer. Je ne voudrais pas qu'on me surprenne avec ce désir, qui reste entaché de honte malgré les années d'analyse. Et cette honte le rattache au prologue aéronautique : je suis comme le père d'Amélie Poulain, je n'aime pas pisser à côté de quelqu'un, parce que je n'aime pas être vu dans l'exécution de cette fonction. Vraisemblablement, si j'en crois ce prologue, toute miction met en jeu quelque chose de l'ordre de la castration, ou du moins, la rappelle de façon lointaine.

Mais il y a plus. Puisque j'ai été surpris, et que je veux vraiment me cacher, je décide d'enterrer ce CD dans quelque chose qui me rappelle le jardin de mon frère, à Antibes. Ce qui me renvoie au fait que mon frère et moi sommes les seuls survivants de notre famille. Ensemble, nous avons déjà enterré son frère jumeau et nos deux parents. Derrière la castration, qui va violemment être mise en scène l'instant d'après, se profile tout simplement la mort. Or qu'est-ce que la mort ? En-deçà du fait que, comme Réel, on ne peut rien en dire, on peut quand même noter que c'est elle qui nous pousse à dire et à écrire, nous renvoyant à ce que disait Lacan de l'origine du langage : même si nous ne pouvons rien dire de cette origine, il semble nécessaire de la faire coïncider avec celle de la première tombe, c'est-à-dire de la première inscription. Maintenant, les inscriptions se font sur des CD, à entendre décédés.

Mort et castration ne sont jamais que deux images possibles du trou. D'un trou, on ne peut rien dire, on ne peut rien saisir, sauf à en passer par ses bords. Mais du coup, des bords, on n'en a que si on a fait trou. C'est ce que je suis en train de faire dans mon rêve.

C'est vraisemblablement ce qu'essaye J. Alours avec son mal au ventre. Il n'a pas encore pu en passer par les images de ses rêves afin de trouver un expéditeur et un destinataire à la lettre volée qui lui reste en souffrance sur l'estomac. Faire son trou, c'est bien aussi l'accomplissement d'un désir, du désir fondamental de se saisir de l'insaisissable, ce qui donne une définition du désir... et du symbolique, dont on comprend ici le lien avec la pulsion de mort.

Mes trois bandes de Mœbius sont donc finalement quatre, à la manière des quatre discours, car avec ces évocations de la castration et de la mort, c'est-à-dire du symbolique qui s'exprime dans le nouage de l'écriture et de la parole, nous retrouvons la première proposition inscrite dans l'inconscient sous la forme du « *madouleurauventre* ». Cette holophrase était un trou dans le signifiant, au sens d'une surface innommable, impossible à référer à d'autres signifiants (zone jaune). En fin de parcours elle se retrouve comme imaginarisation du trou, mais cette fois il s'agit de la trouure, c'est-à-dire de l'acte de trouer, de trouer une surface afin de lui donner la mobilité d'une page qui se tourne et se retourne sur

ses deux faces (rouge et verte), et surtout, qui se couvre de ces trous symboliques que sont les écritures, en tant qu'elles sont rendues vivantes par l'énonciation, trouure qui, lisant à haute voix ce qui est écrit, contribue à en modifier le contenu. Ce pourquoi l'écriture du mouvement nodal dans la structure circulaire du nœud est plus correcte que son développement linéaire, qui m'a néanmoins permis des développements auxquels je ne m'attendais pas.

«Savoir faire avec son symptôme » : c'est ainsi que Lacan définissait la fin de l'analyse.

Alors, et mon analysant ? Après trois mois de travail, il me téléphone pour m'informer qu'il arrête l'analyse : il vient de partir de chez sa mère pour aller vivre chez son frère, dans une très lointaine banlieue. Il espère continuer avec quelqu'un d'autre, situé plus près de son nouveau domicile. Je lui ai répondu que, compte tenu de mon investissement personnel dans ce travail, je souhaitais continuer à le voir. Mais il n'a pas donné signe de vie depuis.

Il est possible que la haine à son égard, que j'ai découverte grâce à mon rêve, ait produit l'effet attendu, c'est-à-dire l'éloignement qui garantit du risque de voir réapparaître le symptôme. Il me semblait pourtant que l'analyse du rêve m'avait permis d'inverser le sentiment : c'est avec chaleur que je lui avais fait part de mon désir de le revoir.

Echec ? Oui, parce qu'il a interrompu son analyse. Non, parce qu'il opéré un mouvement majeur : partir de chez sa mère.

J'aurais pu choisir un cas dans lequel j'aurais pu dire avec certitude : eh bien, voilà, l'analyse de mes résistances a permis l'avancée du discours de cet analysant jusqu'à une réussite complète de l'analyse, avec ce qu'elle amène de surcroît : la guérison.

Ça m'aurait certainement construit une meilleure réputation.

Malheureusement, ce n'est pas lorsque tout se passe bien que je me sens le plus sollicité. C'est lorsqu'il y a problème, au contraire, et que je suis convoqué au plus fort de mes résistances, que je trouve l'énergie nécessaire à l'accomplissement de ce travail de recherche.

lundi 17 mars 2003